VOLUME VII [illegible] WINNIPEG, MARDI, 8 JUIN 1920 NUMERO 52

LA LIBERTÉ

Adressez toute correspondance à "LA LIBERTE"
ABONNEMENTS:
Canada et Etats-Unis - $2.00
Union Postale - - - - $2.50

Directeur: HECTOR HEROUX

DIEU ET MON DROIT

Imprimé et publié par la WEST CANADA [illegible] CO. LTD.
619 Ave [illegible]ermot
Téléphones [illegible] 4264-426[illegible]

Le Congrès

C'est le 22 et le 23 de ce mois qu'aura lieu le Congrès de l'Association d'Education. Tous ont-ils pris les mesures nécessaires pour en être? Il faut au moins deux représentants de chaque groupe du Manitoba. Deux années se sont écoulées depuis la dernière réunion générale ayant pour objet la protection et la défense du patrimoine national.

—Mais, ça coûte de venir passer deux jours à St-Boniface.

—Sans doute, mais nous ne sommes pas appelés à survivre, si nos divers groupes reculent devant la minime dépense que représente, pour chacun, l'envoi de deux délégués au Congrès.

L'Oeuvre de l'Association d'Education, pour importante qu'elle soit, doit se faire dans des conditions défavorables. Ceux qui jugent de l'importance d'un organisme par le bruit qu'il fait ont peut-être été sévères, trop sévères pour leurs mandataires. L'exécutif de l'Association n'a pas fait de bruit; venez voir s'il a fait du bien. Vous êtes convoqués pour cette fin. C'est l'unique moyen de vous mettre au courant de l'oeuvre, de ses travaux passés et de ses projets d'avenir.

On comprend facilement que la presse n'est pas le moyen d'information pour un travail comme celui que l'Association est appelée à faire dans les circonstances que l'on sait. Il est à espérer que certaines indiscrétions du passé ne se répèteront pas cette année. Il est d'importance capitale que toute l'information qui doit prendre la voie des journaux passe d'abord par le filtre du Comité de Presse de l'Association.

Il faut que l'Association d'Education vive et prospère. C'est le seul organisme qui ait réussi jusqu'ici à grouper les nôtres, malgré les différences d'opinions politiques. C'est déjà un immense service rendu à la race, car l'esprit de parti politique a exercé une tyrannie aussi énergique qu'inexplicable chez un grand nombre, et cela au détriment d'intérêts majeurs.

Que personne ne se fie sur le voisin pour combler son absence du Congrès. Si un groupe se fie sur l'autre, il n'y a pas de raison pour que tous n'imitent cette manière de faire; et alors il y aura bien des vides, ce qu'il ne faut pas.

Nous ne pouvons oublier le petit incident qui se passait à l'une des séances, ces années dernières. Plusieurs croient qu'il ne se fait guère d'ouvrage à l'Association, parce qu'elle ne fait pas souvent parler d'elle. Un des rapporteurs faisait un résumé, bref et clair, des travaux faits depuis le dernier Congrès. Il avait à peine fini que l'une des personnes présentes, et pas des moindres, était sur pied:

—Mais j'ignorais que pareil travail était fait par ces messieurs de l'Exécutif. Ils méritent non seulement nos remerciements, mais un appui efficace de tous les groupes français, pour qu'ils puissent continuer pareil travail.

C'est probablement à pareille surprise pour plusieurs que nous convie l'Exécutif pour les 22 et 23 juin. Aucun groupe n'a droit d'être absent; tous, au contraire, doivent agir comme si tout le succès dépendait de chacun d'eux. C'est là d'ailleurs une vérité.

Ces messieurs de l'Exécutif nous ont donné deux années de travail; ils nous demandent deux petites journées pour nous en rendre compte et aviser avec nous aux meilleurs moyens de continuer le travail de défense nationale. Nous n'avons pas le droit de faire la sourde oreille à leur invitation.

Donc qu'aucun groupe ne manque à l'appel, le 22 et le 23 prochain. Le 23 au soir, il y aura à Saint-Boniface feu de la Saint-Jean comme prélude à la fête du lendemain, qu'on veut faire, cette année, plus solennelle que d'habitude. Il y aura discours patriotiques, ce soir-là. Bonne aubaine pour ceux qui pourraient rester ici jusqu'au 24.

Il y a des gens qui rêvent d'un grand tout canadien qui ne parlerait qu'une langue, — l'anglais, — et n'aurait qu'une foi, — la protestante, — ou rien du tout, ce qui est égal à certains messieurs. Nous ne voulons pas, nous ne pouvons pas vouloir, la réalisation de pareils rêves! Mais pour les empêcher de devenir une réalité, il faut que tous les nôtres soient debout, désireux de la paix, — nous le sommes tous, — mais prêts pour l'action.

C'est à cette action concertée, calme et énergique, que travaille l'Association d'Education; ne lui marchandons pas quelques efforts et la dépense de quelques sous. Nous en dépensons tant inutilement ou pour des choses de bien moindre importance!

Nous sommes en possession de trésors, défendons-les. Arrière l'engourdissement et l'apathie!

Tout ce qui vit remue; on passe si facilement sur le corps de gens qui dorment, et, en plus, on n'a pour eux que du mépris. Méritons le respect de ceux qui ne partagent pas nos vues, c'est le premier élément de succès.

Un Triomphe

C'est pour Jésus présent dans la Sainte-Eucharistie, et c'est à Saint-Boniface, dimanche soir, qu'il nous a été donné de le contempler.

Les processions publiques sont encore possibles, à Saint-Boniface. Certains curieux se sont mêlés à la foule qui priait et qui adorait Jésus-Christ présent dans l'hostie; ils sont restés respectueux; le spectacle les invitait à l'être. Qui sait si de l'ostensoir entouré de la splendeur du culte extérieur, un rayon de grâce convertissante n'aura pas frappé quelques-uns de ces coeurs!

Le Manitoba n'est pas le pays des fleurs. Cependant on l'eut cru, dimanche soir. Quand le coeur y est, tout est possible; il a suffi d'une invitation faite du haut de la chaire pour faire tomber une pluie de fleurs sur le parcours triomphal de Jésus dans son sacrement d'amour. Quatre pages, choisis parmi les plus petits, portaient des fleurs pleins leurs mains, et des fillettes choisies parmi celles de la communion solennelle de cette année, unissaient les fleurs à l'encens lithurgique qui montait vers l'ostensoir porté par Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface. Notre-Seigneur souriait sûrement avec amour au geste gracieux de ces enfants lui offrant le symbole parfumé de la pureté de leur coeur et comme aux jours de sa vie mortelle.

De l'ostensoir, il semblait dire: *"Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent."*

Et ces fleurs, qui passaient par les mains des enfants avant de joncher le sol, étaient l'offrande du pauvre comme du plus fortuné, car les serres-chaudes des hommes, comme la forêt du bon Dieu, avaient été mises à contribution.

Aux yeux de Dieu ce sont les sentiments du coeur qui comptent. Comme autrefois, au temple de Jérusalem, la plus modeste offrande peut avoir été celle qui a ravi le coeur de Dieu.

La température, défavorable le matin, a permis aux dévots des belles manifestations extérieures de faire un sacrifice; ils devaient en avoir le mérite et reprendre le soir l'objet de leur dévotion.

La soirée était radieuse: le calme et la fraicheur qui suivent un jour de pluie. Dans un tour de main les décorations des rues furent faites. Les deux reposoirs, qui se trouvaient l'un chez les Soeurs du Précieux-Sang et l'autre chez les Missionnaires Oblates, étaient exquis de goût et de délicatesse. Le service d'ordre fourni par la police de Saint-Boniface a été parfait. On y voyait le respect des croyants, mêlé au souci de remplir leur charge d'ordre. La foule était nombreuse et recueillie. C'était un grand et beau spectacle. Les cloches de la cathédrale et celles de nombreuses communautés religieuses de la ville envoyaient au loin leurs ondes joyeuses, pendant qu'au cours de la procession la fanfare alternait avec le choeur des chantres pour louer chacun à sa manière celui qui est digne de recevoir toute louange.

La soirée de dimanche a été un triomphe pour Jésus Hostie. Puissent ces humbles hommages le consoler de la persécution qu'on lui fait subir dans l'âme des enfants!

Au Mexique

La question religieuse

Exposé d'un protestant américain

Le Comité France-Amérique *publie dans son bulletin* France-Amérique latine *une série de documents constituant une "enquête sur la situation au Mexique".*

Nous empruntons à son fascicule de février 1920 *ces notes de M. Eder Cole Byam, "personnalité protestante américaine", dont Mgr Kelley, président de la* Catholic Church Extension Society, *écrit au Comité qu'il "connait très bien la question et est une autorité en la matière".*

Coup d'oeil d'ensemble sur les quatre derniers siècles — Les premiers missionnaires

La situation religieuse au Mexique est un sujet qui exige, pour être convenablement élucidé, un regard d'ensemble sur l'histoire du Mexique depuis quatre cents ans. La question religieuse dans ce pays se confond, en effet, avec la question même du Mexique. Sans doute, il existe un grand nombre d'autres facteurs secondaires, dont l'importance propre ne laisse pas que d'être considérable; mais la question religieuse est primordiale, car elle implique toutes les autres, considérées séparément ou dans leur ensemble. Non pas, certes, parce que la religion a voulu entrer en conflit avec ces autres facteurs, mais bien plutôt parce que ceux-ci ont cherché à éliminer le facteur religieux du problème.

Depuis le jour où les douze premiers missionnaires débarquèrent à Véra-Cruz, en 1524, les forces d'avidité et de lucre n'ont cessé de soutenir une guerre implacable contre eux et leurs successeurs. Les missionnaires et les autorités de la colonie furent constamment en butte aux attaques répétées de ceux d'entre les colons dont la conscience était obscurcie par l'égoïsme. Le code admirable des lois promulguées par les rois d'Espagne pour la protection des indigènes fut appliqué du mieux possible par les autorités, et, quant au clergé, il s'attacha toujours à découvrir et à signaler les infractions. A son souci de vérité et de justice, ses ennemis n'ont pu opposer qu'une arme, la calomnie, mais ils l'ont maniée sans se lasser pendant près de quatre siècles.

Evangélisation et instruction des Indiens

Les missionnaires ont travaillé avec ardeur à tirer les indigènes de leur sombre barbarie païenne et de leur sauvage férocité, pour leur faire goûter les bienfaits de la civilisation et de l'esprit chrétien. Chacun d'eux fut un maître d'école, et le succès de leurs efforts est mis en évidence par ce fait que, vers le milieu du XVIe siècle, des professeurs indiens pouvaient enseigner le latin aux fils de colons espagnols. Si cette éducation ne fut pas davantage généralisée parmi les indigènes, c'est uniquement parce que les missionnaires ne se trouvaient pas en nombre adéquat, faute de ressources suffisantes. Les Indiens déjà éduqués auraient pu aider leurs frères moins favorisés, en demeurant dans leur village et en donnant le bon exemple à leurs voisins. Mais ils se hâtaient, au contraire, d'abandonner leur tribu, par dégoût, et quiconque a vécu parmi les Indiens ne saurait les en blâmer. Le nombre des Indiens se chiffrant par millions, les ressources matérielles de l'époque se trouvaient absolument insuffisantes pour assurer leur éducation; il eût fallu leur propre concours, actif et persévérant, mais ils se refusaient à le donner. Par ailleurs, ils se sont toujours montrés hostiles — et c'est un des traits distinctifs de la race — à produire au delà de ce qui leur est strictement indispensable pour se nourrir et se vêtir. Ils se déclarent satisfaits pourvu qu'on les laisse vivre comme vivaient leurs ancêtres dans les temps les plus reculés. Des millions d'Indiens au Mexique demeurent, aujourd'hui encore, dans des villages isolés et ne participent que dans une mesure très faible ou même nulle à l'existence de leurs voisins européanisés. Le problème de l'éducation des Indiens au Mexique est formidable, et les missionnaires catholiques sont les seuls dont les efforts aient jusqu'à un certain point réussi.

On peut concevoir l'étendue des difficultés que rencontrent les missionnaires en considérant les efforts accomplis par le gouvernement des Etats-Unis pour l'éducation des Indiens sur son propre territoire. En 1914, on évaluait leur nombre à 331,250 — chiffre le plus élevé, dit-on, qui ait été enregistré depuis un siècle. — De 1789 à 1914, le gouvernement a dépensé pour les Indiens des Etats-Unis la somme énorme de $560,373,941.11. Les credits pour l'année 1914 s'élevaient à $19,510,249.58, dont $4,403,355 pour les écoles indiennes. Ainsi les pouvoirs publics n'ont hésité devant aucune dépense pour éduquer les Indiens. En plus de cet effort officiel, des organisations privées ont consacré des sommes considérables et employé des centaines de personnes à l'oeuvre d'éducation et de [illegible] tion des Indiens.

Or, pour savoir que[illegible] été les résultats obtenu[illegible] égard, il suffit de recue[illegible] témoignages attristés de [illegible] qui connaissent vraime[illegible] population indienne. E[illegible] qui concerne l'instruction, [illegible] exemple, on constate qu[illegible] proportion des illettrés, [illegible] les Indiens des Etats-Uni[illegible] encore de 45 pour 100. M[illegible] en supposant que le Mex[illegible] ne fasse pas davantage pro[illegible]tionnellement, il lui fau[illegible] consacrer à la seule éduc[illegible] de ses Indiens plus de 75 [illegible] lions par an, — soit une s[illegible]me supérieure au total des [illegible]venus de la République me[illegible]caine pendant l'année 19[illegible]. Les autres dépenses porteraient ce chiffre à plus de 390 millions, simplement pour les débours afférents à la population indienne. L'Indien du Mexique est catholique avec dévotion et professe un pieux attachement à son clergé. Il en a toujours été ainsi. Au cours de la récente persécution infligée à l'Eglise par les socialistes mexicains, tout ecclésiastique cherchant asile parmi les Indiens était assuré de leur loyale protection. Ce fait, en lui-même, constitue une réponse à l'allégation fréquemment invoquée et d'après laquelle le clergé opprimerait les Indiens.

L'ère révolutionnaire. — Le clergé dénonce et condamne les excès des radicaux

L'expulsion des Jésuites du Mexique, en 1767, entraina la fermeture d'un grand nombre d'établissements d'enseignement du degré supérieur et entrava sérieusement l'oeuvre d'éducation des Indiens, notamment parmi les Yaquis. Humboldt évalue la richesse de l'Eglise mexicaine en 1803 à $44,500,000, dont la majeure partie rapportait 5%. Les revenus étaient consacrés surtout au maintien des institutions d'éducation et de bienfaisance. Le roi d'Espagne s'attribua une valeur d'environ 10 millions, et le reste devint la propriété des révolutionnaires, après la Guerre d'Indépendance. Ces révolutionnaires étaient des radicaux qui, pour commencer, tentèrent de contrôler l'Eglise afin de s'en servir comme d'un instrument politique, — les nominations aux sièges épiscopaux et aux cures leur fournissant l'occasion de récompenser de loyaux services politiques, et le maniement des fonds leur permettant de se remplir les poches. L'attitude résolue des évêques mexicains mit obstacle à ces projets, et c'est pourquoi les radicaux en vinrent à combattre l'Eglise en tant qu'institution, en vue tout d'abord de la rendre inefficace, puis de la détruire complètement.

Les radicaux mexicains ont toujours été de tendances foncièrement socialistes et athées, et leur action a toujours été caractérisée par l'ap[illegible] aux basses passions hu[illegible]. Les pires criminels trou[illegible] dans leurs rang, et [illegible] donc pas surprenant q[illegible] hommes comme Villa, [illegible] nistre bandit, aient occupé [illegible] postes élevés dans la République. Les progrès de la révolution, sous leur commandement, ont été marqués par une orgie de pillage et de débauche. Les prétextes invoqués pour justifier les révoltes ont toujours été des moins fondés, et ils n'ont trouvé crédit à l'étranger qu'en raison de l'ignorance générale qui y règne concernant la situation au Mexique. Quiconque procède à une enquête peut se rendre compte que ces prétextes ne reposent que sur des mensonges volontaires ou des demi-vérités intentionnellement dénaturées. On saisit aisément l'objet réel des révoltes si l'on suit les révolutionnaires à travers le pays. Leur but est le vol, l'assassinat des personnes — surtout de leurs ennemis politiques — et la conquête du pouvoir. A ces crimes, on peut ajouter ceux, plus affreux encore, des nombreux enlèvements de femmes [illegible] viols perpétrés par les [illegible] de bandes. Donnant un [illegible] exemple, comment pour[illegible]ient-ils demander à leurs [illegible]mmes de restreindre leurs [illegible]sions?

[illegible] est donc logique que le [illegible] se soit opposé à ces [illegible]ences et rapines; mais, [illegible] ce motif, il a été accusé [illegible] se mêler à la politique". [illegible]alité, il s'est révélé l'unique [illegible] rempart moral contre les [illegible] du mal, et le fait qu'il possédait [illegible] biens dont on eût [illegible] s'emparer ajouta la convoitise à la haine.

On [illegible] affirmer sans crainte que [illegible] tant qu'elle existera, dénoncera le vol, le meurtre et l'incendie. Or, une [illegible] suffit à la faire [illegible] par les révolution[illegible] mexicains comme une [illegible] irréductible. Le jour où [illegible] céderait aux forces du mal, les révolutionnaires cesseraient de la combattre, car avec [illegible] disparait tout ce qu'implique la civilisation moderne. [illegible] révolution sociale triomphant, tous les hommes [illegible] au niveau le plus bas et la propriété supprimée, [illegible] resterait d'autre excuse à la lutte que la joie de tuer. [illegible] surplus, comme le montre [illegible] double expérience de la [illegible] et du Mexique, cette [illegible] serait encore amplement suffisante pour que les [illegible] continuent à se jeter les uns sur les autres, [illegible] ne se seront pas tous exterminés.

Les Etats-Unis contre le parti [illegible] mexicain

Dans tout ce chaos, la majorité du peuple mexicain demeure d'inclination paisible et facile à gouverner. Ce trait distinctif de leur caractère cause précisément leur perte. S'ils avaient été de moeurs plus belliqueuses, la lutte eût été dix fois plus sanglante encore. Au surplus, une triste expérience leur a appris que tous les efforts pour renverser leurs oppresseurs seraient vains. A trois reprises, au cours des soixante dernières années, une crise s'est produi-

(Suite à la page 3)

NOTRE TOURNEE

DE SUCCES EN SUCCES

Transcona, La Salle et Saint-Norbert ont entendu nos artistes. Partout ce n'sst qu'éloge. On s'accorde même à dire que c'est beaucoup mieux que l'an dernier. Aussi nos acteurs font-ils partout salle comble. Hier soir, à Saint-Norbert, ils n'ont dû pratiquement jouer que devant les abonnés réguliers et nouveaux du journal. Ce soir, Saint-Charles aura le plaisir de les entendre. Tout fait prévoir salle comble. Jeudi soir, nos acteurs seront à Saint-Boniface. Le lendemain ils reprendront la route et joueront sans interruption dans la plupart des centres français du Manitoba.

Jutras s'est révélé acteur accompli dans "Le Cultivateur de Chicago". Que dire de Goulet de D'Auteuil? Ce sont des maitres du rire. Ils vous dérident leur auditoire et le tiennent continuellement sous le charme de leur talent.

Marius Benoit s'occupe de la partie musicale et justifie partout sa réputation.

Comme nous l'avons annoncé dès le début, nous cessons d'envoyer les billets du bureau. Nos abonnés qui ne s'en sont pas encore procurés devront s'adresser directement à nos acteurs le soir de la représentation dans leur paroisse. Les conditions n'ont pas été modifiées. On peut obtenir des billets supplémentaires en payant un supplément d'abonnement.

Comme nous retournerons à Saint-Jean-Baptiste, le 1er juillet prochain, nous enverrons à nos lecteurs de Saint-Jean-Baptiste les billets qu'ils demanderont pour cette seconde représentation.

Saint-Boniface:- Noubliez pas que c'est jeudi prochain le 10 juin. Trois comédies avec d'Auteuil, Goulet, Benoit et Jutras au programme.

Feuilleton de la Liberté No 13

LA P[illegible] CHANOINESSE

PAR

M. Delly

Elle penchait [illegible]paule d'Ogier sa petite [illegible]esse. D'un geste distrai[illegible] les doigts un peu co[illegible] ongles brillant, fit [illegible] bagues élégantes qu[illegible]ouraient, en répliquan[illegible]chalamment:

—Si vous êtes e[illegible]rritz au début de s[illegible] j'irai peut-être y pa[illegible] jours, en revenan[illegible]rd, avant de m'install[illegible].

—Oh! la charm[illegible] je vais vivre dans ce[illegible]que-là... Car le tem[illegible]blera si long!

—Ne vous réjo[illegible] trop. Si nous avion[illegible] comme certains le [illegible]

—Mais non, ma[illegible] guerre! Jamais la [illegible] la voudrait! Pour [illegible] elle acceptera tout...

M. de Chancena[illegible]rompit avec un séch[illegible]

—Où donc avez-vou[illegible] idées-là?... Il est vr[illegible] France est pacifiste [illegible]ce, mais j'ai confian[illegible] moment décisif, elle [illegible] souvenir de son ma[illegible]fique passé d'honneur.

—Oh! oui, oui!... Ce n'est pas cela que je veux dire... Mais elle épuisera tous les essais d'entente avant d'en arriver là.

—C'est possible... Eh bien, que raconte-t-il donc, cet imbécile?

Le politicien, répondant à une interrogation de la maîtresse du logis, s'étendait en abondantes digressions sur les affaires extérieures de la France. L'excellent champagne de Mme Doucza n'était peut-être pas étranger à cette prolixité peu habituelle chez lui, du moins à ce degré... Ogier, impatienté, dit entre ses dents:

—Qu'a-t-il besoin d'aller faire connaître à tout venant ces choses-là?

Sari se mit à rire.

—Quelle importance cela peut-il avoir? Il n'y a ici que de bons Français, ou des amis de la France.

—Je l'espère, car...

La voix de Mme Doucza s'éleva, calme et prenante...

—Cher monsieur, comme tous ces détails sont intéressants, pour nous tous, patriotes dans l'âme! Nous voyons là quelle force représente la France — force morale, force matérielle aussi... N'est-il pas vrai, commandant, que tout est prêt pour repousser l'envahisseur, au cas où il oserait tenter cette folie?

Ogier eut un tressaillement léger. Pourquoi cette voix, entendue souvent, lui produisait-elle aujourd'hui une impression si désagréable?... Il y discernait des notes singulièrement fausses, qui éveillaient chez lui une défiance vague.

"Ces gens sont trop bavards!" pensa-t-il avec une sorte d'irritation, en entendant le commandant entrer dans quelques détails, au sujet de lacunes existant dans l'armement. "Mme Doucza se dit Française, c'est vrai... mais au fond, on ne sait trop ce qu'elle est. Et puis, ne convient-il pas de se méfier, à moins d'être absolument sûr de ses interlocuteurs?"

Tout l'impatientait, d'ailleurs, ce soir — tout, jusqu'aux regards amoureux de Sari. Aussi ne s'attarda-t-il pas dans le salon clair, en dépit des instances de Mlle Doucza et des aimables reproches de sa mère. Distraitement, il répondit: "Mais oui, sans doute," à Sari qui lui demandait: "Je vous reverrai, n'est-ce pas, avant notre départ?..." En réalité, il avait décidé de couper court à ces relations qui, tout à coup, lui déplaisaient profondément. Un instinct venait de l'avertir que la belle veuve et sa fille — celle-ci consciemment ou non — jouaient le rôle de piège... Dans quel but? Il songeait: "Espionnage, peut-être? Nous sommes infestés de cette race-là... Mais en ce cas, je ferais peut-être mieux de continuer à les voir, pour me rendre compte et essayer de les dévoiler?"

Puis, en levant les épaules, il murmura:

"A quoi bon? En admettant que j'aie vu juste, elles ne seront pas plus inquiétées que d'autres, dont on tolère bénévolement — quand on ne les protège pas — les louches agissements."

* * *

Dix jours plus tard, Ogier, dans sa tenue de sous-lieutenant de dragons, prenait congé de ses grands-parents, le deuxième jour de la mobilisation. Il s'en allait avec une sorte de joie triomphante, comme à une fête. La bravoure héréditaire des Chancenay, leur goût des armes, des glorieuses aventures de la guerr[illegible] s'agitaient en lui, chassaien[illegible] l'indolence de l'esprit et [illegible] coeur, fruit de sa vie d'élég[illegible] oisif et d'homme trop adu[illegible] Son patriotisme, toujours [illegible]vant mais qui sommeillait [illegible] peu, dans une atmosphè[illegible] trop frivole, s'éveillait ard[illegible] et fougueux. A Mme de Ch[illegible]cenay qui se lamentait, il [illegible]pondit:

—Mais, grand'mère, c'e[illegible] plus beau jour de ma vi[illegible]

Et après un instant d[illegible]lence, il ajouta, un souri[illegible] peu amer sur les lèvres:

—Si j'y reste, mieux [illegible] que ce soit moi qu'un [illegible] J'aurai du moins été d[illegible] que utilité à mon pays.

Dans son portefeuille, [illegible] portait la petite photog[illegible] d'Elys. Avant de l'y en[illegible] il avait longuement co[illegible] le doux visage aux ye[illegible] riants, pleins de cande[illegible]fonde, et il avait [illegible] passionnément:

—Priez pour moi, [illegible] bien-aimée toujours... [illegible] le bien-aimée! En [illegible]fendre la France, [illegible] aussi que je défend[illegible] Française chérie, pou[illegible] je ne puis que cela, [illegible] nous est interdit d'[illegible] l'autre.

XIII

Dans le paisible [illegible] de Gouxy, l'annon[illegible] guerre, la mobilisa[illegible] partout jeté l'ang[illegible] moi. Ils étaient [illegible] jeunes hommes, [illegible] pleins d'espoir, [illegible]bry, appelé com[illegible]dier, quittait son [illegible] paroisse où ne re[illegible] que des vieillards[illegible] femmes et des enfants. [illegible] incombait le devoir [illegible]llir la récolte, pour [illegible] pain de la France. [illegible] mettaient déjà, vaill[illegible] dans la chaude lumière [illegible] longs jours d'été qui, [illegible] frontières, éclairaient [illegible] spectacles d'horreur.

A Prexeuil, Mme Antoinette, de race lorraine par sa mère, frémissait d'un ardent espoir à la pensée que Metz redeviendrait française. Mme Bathilde, pessimiste, se réconfortait en de ferventes oraisons. Elys pensait à la France menacée, la douce France si chère, aux soldats enlevés à leurs foyers pour lui faire de leurs corps un rempart — et à l'un d'eux surtout, dont le souvenir faisait toujours battre plus vite son coeur.

Jeune et plein de vigueur, il était parti, sans doute, l'un des premiers?... Vivait-il même encore? On disait que tant déjà étaient tombés, en cette période initiale des hostilités!

Une telle pensée faisait frissonner la jeune fille. Et elle qui s'était imposé, comme un devoir, d'éloigner autant qu'elle le pouvait le souvenir d'Ogier, maintenant le rappelait chaque jour dans une prière spéciale, "pour que vous lui conserviez la vie, mon Dieu!" suppliait-elle, "mais surtout pour que son âme, si elle est coupable, se convertisse à votre loi."

Les trois châtelaines de Prexeuil ne portaient plus leurs insignes de chanoinesse. Le premier jour de la guerre, Elys avait dit à Mme Antoinette, d'un ton vibrant d'indignation:

—Ma tante, j'ai retiré mon ruban et ma croix, car je ne veux plus rien avoir de commun avec ce chapitre, qui appartient à la nation sans honneur alliée à nos pires ennemis.

Mme de Prexeuil avait répondu:

—C'est bien, ma fille, tu as raison. Moi aussi, je les retire... Et toi, Bathilde?

Mme de Valromée avait enlevé le ruban bleu de roi et la croix d'or émaillé, sans un instant d'hésitation. Et Mme Antoinette se promettait, aussitôt que ce serait possible, d'envoyer au chapitre autrichien ces insignes avec la triple démission motivée.

Très activement, Mme Bathilde et sa jeune nièce s'occupaient de ceux qui étaient restés, suppléant du mieux qu'elles pouvaient à l'absence du pasteur, qui laissait le pays dépourvu de secours spirituels. Avec l'aide de la mère du curé, bonne dame pleine de zèle, toutes deux faisaient le catéchisme aux enfants, allaient visiter les malades, et, vers la fin de chaque après-midi, réunissaient une partie de la petite population de Gouxy à l'église, où tous priaient ensemble pour les vivants et pour les morts, pour la France envahie, souillée par l'étranger.

Elles connurent, ces bonnes Françaises, toutes les angoisses des âmes patriotes, en ces jours de terrible incertitude. [illegible] rendirent grâces au ciel, [illegible] l'ennemi fut arrêté par [illegible]ïques soldats de Fran[illegible] moment d'atteindre le [illegible] ambitions, Paris, la [illegible]ces fils du sanguinaire [illegible] promettaient de faire [illegible] magnifique et de réa[illegible] leurs rêves d'orgie à [illegible]onde... Puis ce furent [illegible] jours, les longs mois [illegible]. L'hiver était venu. [illegible] de Prexeuil, que son âge [illegible] fréquentes atteintes de [illegible]atismes empêchaient de [illegible] ses nièces dans leur [illegible]ble et pieux office près [illegible] petite population dé[illegible]vue d'aide spirituelle, tri[illegible] sans relâche pour les [illegible]seurs de la France. Ses [illegible] vieux chevaux labou[illegible] les terres des cultiva[illegible] privés des leurs par la [illegible]isition. Et dès qu'on avait [illegible]oin d'un conseil, d'un en[illegible]ragement, c'était à Pre[illegible]uil qu'on venait, pour par[illegible] aux "dames", surtout à la [illegible]lie demoiselle Elys, qui avait [illegible]ujours de si douces paro[illegible]

Chaque matin, quand la jeune fille revenait de Gouxy, elle lisait le journal à sa grand'tante. Mme de Prexeuil l'écoutait en silence, réservant pour plus tard ses commentaires, toujours judicieux, souvent marqués d'une douloureuse indignation. Parfois, dans les mentions de morts glorieuses, dans les citations, elle retrouvait des noms connus— noms d'amis d'autrefois, ou de parents éloignés avec lesquels, depuis qu'elle s'enfermait dans la solitude, les relations, d'abord distendues, s'étaient peu à peu rompues. Elle écrivait alors quelques mots de sympathie, renouant ainsi dans l'épreuve les liens détachés au cours des années.

Un jour de décembre, Mme Bathilde et Elys, en revenant du village, entrèrent au Pré-Béni pour voir Rosalie, assez souffrante depuis quelque temps. La jeune fille ne franchissait plus qu'avec un serrement de coeur le seuil de cette maison, qui lui rappelait non seulement une vieille amie très chère, mais encore le doux et triste souvenir de l'aveu d'amour, des cours moments de bonheur qu'elle avait eus là, dans le grand salon où Ogier lui avait dit: "Vous avez compris, Elys, que je vous aime." Néanmoins, elle n'hésitait jamais quand il s'agissait de venir apporter quelque encouragement, quelque aide à Rosalie, assez mal soignée par sa nièce, "devenue insupportable depuis que le valet de chambre de M. le comte lui avait tourné la cervelle", disait la vieille femme.

Aujourd'hui, les deux charitables visiteuses la trouvèrent couchée, souffrant beaucoup, mais retenant ses plaintes, "parce que, mesdames, il faut bien que tout le monde souffre quelque chose, en ces temps-ci." Elles parlèrent d'une famille du village, qui venait d'apprendre la mort d'un fils, tué en Belgique. Puis Rosalie dit en hochant la tête:

—M. de Chancenay pourrait bien y rester, lui aussi... Ces dames ne croient-elles pas qu'il serait convenable que j'écrive dans quelque temps à Mme la marquise, pour savoir des nouvelles de M. le comte?

Mme Bathilde répondit:

—Certainement, vous pouvez le faire, Rosalie.

Puis elle changea de conversation, car elle avait vu un frémissement courir sur le visage pâli de sa nièce.

En rentrant au château, Elys, après avoir quitté ses vêtements de sortie, prit le journal et vint s'asseoir près de Mme Antoinette, pour lui faire la lecture. Après les communiqués, les articles de fond et les nouvelles diverses, elle arriva aux citations... et tout à coup, la voix au timbre pur hésita, trembla...

"De Chancenay, lieutenant au ...e dragons. Officier d'une bravoure et d'une intelligence hors ligne. Entraîneur d'hommes admirable. En plusieurs circonstances, a montré une audace et un sang-froid qui ont rétabli des situations difficiles. Blessé en chargeant à la tête de ses hommes, est revenu au feu à peine guéri. A toujours réclamé les missions périlleuses."

Pendant quelques instants, la jeune fille se tut, oppressée par la plus violente émotion.

Mme de Prexeuil, elle, continuait de tricoter paisiblement, comme si la brillante citation concernait un inconnu. Mais un observateur eût remarqué ses lèvres tout à coup serrées — signe évident d'une vive contrariété.

Elys reprit la lecture. Sa voix tremblait encore, et sur ses joues s'étendait une chaude rougeur, tandis que son coeur battait vite — si vite!

Mme Antoinette, qui observait ces symptômes du coin de l'oeil, pensa: "Il est fort ennuyeux qu'elle ait vu cela!... Car ce n'est pas ce prestige de héros qui diminuera la force du souvenir qu'elle lui garde certainement, comme me le prouvent sa persistante mélancolie et le changement dans sa santé survenu depuis ce malheureux incident."

De fait, dans le coeur d'Elys, l'amour, toujours vivant, s'augmentait d'un secret enthousiasme, d'une admiration profonde — et aussi de toute l'inquiétude dont frémissait la jeune fille, en songeant aux dangers sans nombre attendant l'élégant mondain d'hier, devenu l'un de ces héroïques officiers qui allaient enrichir magnifiquement le patrimoine de gloire de la France.

L'hiver passa, long et triste. Bien que de plus en plus fatiguée, Elys, qui ne se plaignait jamais, continuait d'accompagner Mme Bathilde et aidait celle-ci à soigner Mme de Prexeuil, toujours fort souffrante de ses rhumatismes. Les châtelaines vivaient presque pauvrement, car de graves soucis pécunaires pesaient sur elles. La fermière, bien qu'ayant rentré la récolte dans de bonnes conditions et vendu à gros prix une partie de son bétail, refusait de payer la redevance, sous prétexte que son mari était mobilisé. Les dames de Prexeuil se trouvaient donc fort gênées. Elles vivaient sur une petite somme mise en réserve par Mme Antoinette; mais quand cette ressource serait épuisée, que feraient-elles?

Mme de Prexeuil, en écrivant à sa parente Mme de Baillans, demeurée pour elle une excellente amie, lui faisait part de cette situation. Elle en reçut la réponse suivante:

"Venez donc vite, toutes trois, nous retrouver dans notre beau pays de Béarn. Je vous offrirai l'hospitalité non dans ma villa, devenue maison de convalescence pour nos chers blessés, mais dans le pavillon du parc où nous habitons, ma fille et moi, avec les enfants. Vie simple, tranquille, ainsi qu'il convient en ces jours de deuil. Air très pur, très fortifiant, qui guérira ton Elys, dont la santé paraît t'inspirer quelque souci. En outre, Bathilde et elle trouveraient à employer leur activité en travaux de tous genres, car, étant peu nombreuses, nous avons fort à faire pour entretenir nos pensionnaires.

"Quand à la question pécuniaire, nous nous arrangerons en famille. Voilà trop d'années que je vous invite, sans que vous vous décidiez jamais à venir! Cette fois, je vous veux, et sans conditions! Puis ne vaut-il pas mieux, en ces temps douloureux, se serrer les uns près des autres, quand on le peut?"

Mme de Prexeuil demeura perplexe, à la lecture de cette lettre... Il était bien vrai que sa petite-nièce l'inquiétait. Un changement d'air lui serait peut-être favorable, au double point de vue moral et physique... D'autre part, la vieille dame, accoutumée à ne jamais quitter Prexeuil, voyait sans enthousiasme la perspective de ce voyage à l'autre bout de la France.

Elle fit part à ses nièces de l'offre de sa cuisine. Mme Bathilde, aussitôt, déclara:

—Cela ferait beaucoup de bien à Elys, j'en suis sûre. Vous devriez accepter, ma tante.

Mais Elys secoua la tête.

—Non, non, pas pour moi, en tout cas! Ici, j'ai une tâche que je ne puis abandonner, près de ces pauvres gens.

—Oui... mais si nous n'avons pas de quoi vivre à Prexeuil, pas de quoi payer notre ménage de domestiques, indispensable dans un si grand logis?... Enfin, nous y réfléchirons.

Peu de temps après, vers la fin de mars, Elys prit une grippe dont le caractère assez grave nécessita la venue d'un médecin. Celui-ci, en quittant la malade après un sérieux examen, dit à Mme de Prexeuil:

—Cette jeune fille a besoin d'être promptement soignée, au point de vue de l'état général. La constitution paraît bonne, heureusement, il n'y a aucun organe de spécialement atteint; mais elle semble très fatiguée, très anémiée... Si un changement d'air était possible, je vous conseillerais fortement d'en essayer, avec du repos, beaucoup de repos. En outre, il ne faudrait pas qu'elle passât ici l'hiver prochain; le climat y est trop rude, pour une santé aussi ébranlée.

—Soit, nous nous arrangerons pour cela... Une de mes parentes, qui habite le Béarn, m'offre l'hospitalité. Ce climat conviendrait-il à ma petite-nièce?

—Tout à fait!... Partez aussitôt qu'elle sera presque remise de cette grippe, que nous allons enrayer très vite, je l'espère.

Puis, après un moment de silence, il ajouta:

—N'y a-t-il pas aussi une cause morale à ce dépérissement que je constate?... Un mot de cette enfant, tout à l'heure, m'a donné à penser qu'elle tenait peu à la vie...

Mme de Prexeuil tressaillit. Mais elle dit franchement:

—Oui, je crois qu'il y en a une... Un mariage impossible...

—Ah! ah!... C'est très regrettable! Il faudrait tâcher de la distraire, de lui faire oublier...

"C'est bien facile à dire!" pensait Mme Antoinette avec irritation, après le départ du médecin. "Mais ces petites filles romanesques n'oublient pas comme cela... surtout un ensorceleur tel que ce Chancenay."

(A suivre)

La meilleure pilule du foie. — Le foie est un organe qui se dérange facilement. Un refroidissement, un mauvais temps, un excès de nourriture, dans le boire, sont quelques-unes des causes du dérangement du foie. Quelle que soit la cause, on peut être certain que les Pilules Végétales de Parmelee sont le meilleur remède que l'on peut prendre. Ce sont les meilleures pilules du foie et l'on ne saurait rien trouver de mieux.

Pas besoin d'opérations chirurgicales pour enlever les cors, si vous employez le Holloway's Corn Cure.

Ballade du petit bébé

Il fait un gazouillis suave,
Un chantonnement continu,
Sans souci du feu, de l'octave,
Son crâne au seul frisson ténu
Est si blond qu'il paraît chenu.
Sur une grossière planchette
Dans son haut fauteuil retenu,
Le petit bébé fait risette.

Et puis il désigne, très brave,
Le gros chat, de son doigt menu.
Et puis, quand sa bonne le lave
Et poudre tout son corps charnu,
De vive force maintenu,
Jambes en l'air, sans chemisette
En montrant son derrière nu
Le petit bébé fait risette.

Après quoi, longuement il bave.
Et comme un objet inconnu
Il contemple rêveur, et grave,
Son pied dans ses deux mains tenu
Et, pris du désir saugrenu
De sucer son bout de chaussette
Auquel il n'est pas parvenu,
Le petit bébé fait risette.

ENVOI

Epousez-vous, couple ingénu
Comme Marius et Cosette,
Tout rit lorsque, nouveau venu,
Le petit bébé fait risette.

Edmond ROSTAND.

L'Hostie passa...

Il y a bientôt deux mille ans, le Christ, au soir de sa vie mortelle, eut comme la tristesse de nous quitter.

Alors il chercha un moyen de rester présent au milieu des hommes, et de s'unir à eux... Il prit du pain, le bénit, le donna à ses apôtres en disant: *Prenez et mangez, ceci est mon corps.* Puis il prit la coupe où il y avait du vin, il la bénit; *Ceci est mon sang...*

Ce fait n'est nié par aucun historien, fût-il le plus sombrement enragé des sectaires. Il est aussi certain que n'importe quel traité ou n'importe quelle bataille de l'antiquité.

* * *

Faites ceci en mémoire de moi, avait conclu le Christ.

Les apôtres obéirent, et l'envol de l'hostie commença.

Des lèvres des apôtres, elle passa aux lèvres des disciples, puis aux lèvres des premiers chrétiens.

Et aussitôt se produisit une chose curieuse.

Les anciens avaient accueilli bénévolement tous les dogmes. Athènes était peuplée de temples consacrés aux dieux les plus divers, même au "dieu inconnu".

Rome était plus libérale encore, et le plus épais des gladiateurs avait une chapelle, où en toute sécurité il pouvait implorer, d'un sous-Mars quelconque, la chance de ne pas être trop vite égorgé.

Or, fait inexplicable, la petite Hostie blanche fit tout de suite peur. On raconta sur elle les histoires les plus fantastiques, et on lui interdit de passer.

Elle passa quand même.

Pour se venger, les Césars tout-puissants déchaînèrent la plus sauvage persécution. Pendant trois siècles, ils firent un barrage de fer et de sang à la frontière de Judée... L'hostie passa.

... A la frontière grecque... L'Hostie passa.

... A la frontière romaine gardée par les redoutables légions... L'Hostie passa.

Rome, si puissante pourtant, en fut réduite à espérer en la fourberie de Julien l'Apostat. Ce fut inutile, l'Hostie passa.

Elle parvint jusqu'aux lèvres de nos premiers ancêtres: *Baisse la tête, fier Sicambre...* Et Clovis reçut la petite Hostie en sa farouche poitrine.

* * *

La bataille avait été longue et géante, pourtant l'envol de l'Hostie ne faisait que commencer.

De la Gaule, elle alla dans toute l'Europe, tantôt portée en triomphe dans de superbes cathédrales bâties pour elle... tantôt niée, persécutée, mais s'imposant quand même avec tous les remous, toutes les alternatives des grandes batailles.

Et ainsi, de siècle en siècle, jusqu'à nos jours.

Il y eut alors une recrudescence de rage. Un Voltaire vomit des injures d'enfer; la Révolution trépigna de haine, elle désaffecta les temples, noya les prêtres, vola tous les objets du culte. C'était fini, fini!

Mais quand cette Révolution eut guillotiné son dernier chef, la petite Hostie reparut vivante, vibrante dans un décor de gloire devant le jeune César des temps nouveaux... *Baisse la tête, fier Sicambre...*

Là encore, elle avait passé!

* * *

L'accalmie fut de courte durée.

La haine guettait toujours, cherchant une nouvelle formule.

Cette fois, ce fut au nom de la science et du progrès qu'elle attaque l'Hostie; elle fit le rêve de l'écraser sous une montagne de découvertes, de cornues, de livres et de dictionnaires. Toutes les académies vinrent y apporter leur tribut.

Mais quand le bloc indigeste et boche parut à point, très simplement l'Hostie passa.

Elle vint se poser sur les lèvres d'un savant comme Pasteur qui la reçut en disant: "J'ai la foi comme un paysan breton... dans dix ans, j'aurai la foi comme une paysanne bretonne".

* * *

Sans se décourager, la haine chercha autre chose.

Mais quoi?... On avait tout essayé.

Quelqu'un proposa d'attaquer l'Hostie au nom sacré de la *liberté*.

L'idée fit frissonner d'espoir.

On prodigua l'argent comme jamais il n'avait été prodigué; on créa des lois spéciales, dites *intangibles*, pour creuser un infranchissable fossé entre l'Hostie et la jeunesse; on bâtit des édifices en quantité innombrable.

Solennellement, ils furent déclarés *neutres*, et on écrivit sur eux, en lettres farouches: *De par la liberté, défense à l'Hostie de passer!*

Mais quand la France entière fut couverte de ces édifices... quand il y en eut dans toutes les villes et dans tous les villages, l'Hostie passait quand même... elle atteignait les lèvres de ces petits enfants que le Christ aime tant, et que surtout on avait voulu lui arracher...

* * *

Et cette Hostie, malgré tant de rageuses barrières, est aujourd'hui plus active que jamais.

—C'est une plante de serre chaude!... disait parfois tel civil avant la guerre.

Ce civil est devenu "poilu". Il a vécu au milieu des réalités les plus brutales...

Or, en plein champ de bataille, l'Hostie non seulement est passée, mais elle s'est imposée par la redoutable grandeur des événements.

Elle s'est érigée dans les plaines crevées de trous d'obus.

Elle est allée, des lèvres du maréchal aux lèvres des généraux et à celles des plus humbles soldats qui la désiraient avec ferveur.

Elle a traversé les salles hâtives d'ambulances... elle est allée en première ligne... elle s'est penchée sur les mourants et leur a dit en pleine agonie: *Je suis la résurrection et la vie!...*

Et ils l'ont crue...

Et leur mort en a été comblée de consolation.

* * *

Ah! *Je ne crois qu'à ce que je vois!...* dites-vous.

Alors, croyez à cela!...

Est-elle assez vivante, la petite Hostie, depuis deux mille ans?

A-t-elle subi assez toutes les épreuves, toutes les persécutions?

Encore une fois, concluez!

Pierre L'ERMITE.

CHRONIQUE

Page Féminine

Contre cette ardeur des femmes à chercher la science, fut-ce d'un enseignement suspect à leur foi, il n'est qu'un remède: offrir aux femmes un enseignement qui leur donne la science, en respectant, en fortifiant cette foi. ETIENNE LAMY.

L'INSTITUTRICE DU VILLAGE...

N'est-ce pas l'approche des vacances qui m'apporte le parfum de ce souvenir d'antan?

... Voici l'année scolaire qui s'achève, et dans la petite école du village, la jeune institutrice prépare ses élèves aux examens. Après la prière habituelle — qui oserait l'empêcher de mettre sa classe sous la protection d'En-Haut? — elle procède à la récapitulation de tout ce qu'ils ont étudié durant ces dix mois, et elle est tout heureuse de constater que son temps et sa peine n'ont pas été perdus. Il s'en trouve bien quelques-uns qui ne sont pas absolument brillants, mais elle se rend compte, cependant, qu'à force de patience, elle a réussi à faire pénétrer un peu de lumière dans ces esprits plus ou moins lents. Pourquoi, par ailleurs, la blâmerait-on de se complaire dans ces petites intelligences vives et souples qui, par leur attention constante, lui ont été une source puissante de consolations pendant sa première année de vie enseignante.

A cette minute même où elle sent que tous, suivant leurs aptitudes respectives, ont profité de ses leçons, il lui semble qu'elle soit amplement récompensée de tous ses efforts, et de tous ces ennuis auxquels n'échappe pas une institutrice.

Le bon Dieu l'a dotée du don de l'enseignement; elle l'a compris dès qu'elle fut assez grande pour juger du bienfait de l'instruction. Aussi a-t-elle décidé de transmettre aux autres, en commençant par les tout petits, un peu de la science qu'elle s'est assimilée et de leur communiquer son entrain à l'étude de choses utiles, bonnes et belles.

Si, dans le village, les parents consentent à lui confier leurs enfants, c'est qu'elle est réputée "une petite perfection de maitresse d'école..." Elle est douce, avenante, souriante toujours, mais ferme comme roc. Si elle doit sévir, elle s'acquitte de ce devoir comme personne autre n'a su le faire dans cette école avant elle. Elle parait aimer tous ses élèves d'égale façon, car, pour ne blesser personne, elle s'étudie, afin de ne laisser deviner jamais son penchant naturel et légitime pour ceux qui s'efforcent de lui adoucir sa tâche, parfois pénible, d'institutrice.

L'émulation qui règne dans sa classe est due surtout à l'adresse qu'elle met à distribuer ses encouragements et ses récompenses.

Comment expliquer autrement qu'à la veille des épreuves de la fin de l'année, qui doivent s'effectuer devant Monsieur le Curé et Messieurs les Inspecteurs, ces écoliers mettent tant d'ardeur à faire ces retours en arrière dans leurs livres et leur mémoire...

Parce qu'ils ont compris d'instinct les sentiments forts d'affection et de dévouement de leur institutrice à leur endroit, ils ont à coeur de lui faire honneur autant qu'ils ont d'ambition à plaire à leurs parents.

A la fermeture des classes, voilà une "maitresse" qui dut être satisfaite de son année, car elle a rempli noblement son rôle d'éducatrice, et sans y songer, elle s'est attiré les louanges des pères et mères qui ont trouvé chez elle une aide et une collaboratrice dans l'oeuvre que Dieu leur a confiée.

... La jeune fille qui se livre aujourd'hui à l'enseignement, dans les provinces-soeurs de Québec, doit se plier à bien des exigences qui répugnent souvent à sa mentalité. Mais si elle est ferme de convictions, et forte de volonté, il lui sera toujours possible — d'ailleurs, nous avons eu plus d'une preuve de ce que j'avance — de faire grandir, de faire naître même s'il y a lieu, chez nos petits Canadiens, le même enthousiasme, le même amour pour ce qui est bien, ce qui est français, ce qui est "nous".

JACQUELINE des ERABLES,

2 juin 1920.

PENSEES CHOISIES

Que voulez-vous que deviennent les familles françaises, si la religion n'est plus là pour les consacrer, les assainir et les unir? L'homme sans Dieu n'est plus qu'un despote intolérant et intolérable. La femme sans croyances et sans pratiques religieuses tombe de plus haut que l'homme et le dépasse souvent en intempérance de parole et de conduite. L'enfant, abandonné à ses instincts et non dirigé par l'éducation chrétienne, prend vite les allures d'un petit tyran et d'un barbare en herbe. En tout enfant il y a un sauvage qui peut se réveiller et un être idéal qui peut se révéler; si la religion n'intervient pas pour susciter l'être idéal, le sauvage se dresse et va vous dévorer. Le voilà adolescent et adulte; la religion pourrait enchainer dans son coeur et dans sa vie les brutalités de la bête humaine; l'irréligion n'est bonne qu'à en faire un monstre d'ingratitude, d'égoïsme et de lubricité. La famille déchristianisée fait peine à voir; elle attriste quand elle n'épouvante pas ceux qui la composent et ceux qui la regardent. — *Mgr Gibier.*

* * *

Durant les premières années du meilleur mariage, il y a certaines heures où l'on ne se comprend pas, où l'on semble parler deux idiomes différents;

tort de chercher les défauts de l'autre, et il a parfois le chagrin de les découvrir. Ces heures qui passent vite ne sont pas sans amertume, mais il est bien rare qu'après dix ans elles reviennent assombrir les âmes des époux sincèrement chrétiens. — *Léon Gauthier.*

LA QUESTION RELIGIEUSE

(*Suite de la page* 1)

te dans laquelle le vrai peuple mexicain, en grande majorité, aurait pu faire prévaloir sa volonté, et chaque fois le gouvernement des Etats-Unis est intervenu pour appuyer les radicaux. Dans chaque cas, il apparait clairement que les raisons invoquées pour fournir cet appui ne sont que des prétextes et que le véritable motif était le désir d'atteindre l'Eglise catholique. La démocratie est prônée à condition qu'elle ne soit pas catholique. Comme la majorité du peuple mexicain est catholique, on trouve dans ce fait un argument pour le priver de ses droits civiques tant qu'il ne se sera pas affranchi du catholicisme. Du reste, les radicaux mexicains le déclarent sans ambages: ils reconnaissent que la grande majorité de leurs compatriotes sont catholiques, et pour cette raison, disent-ils sérieusement, ils ne doivent pas être admis à voter; sinon, les radicaux seraient aussitôt mis en minorité.

Sous le gouvernement de Madero, le parti catholique s'organisa et, aux élections suivantes, il obtint plus de 80 pour 100 des voix. Les radicaux n'eurent guère plus de 1 pour 100, le reste des électeurs se prononçant pour des candidats plus ou moins modérés. Le parti accepta Madero comme candidat à la présidence, mais vota pour de la Barra comme vice-président. Bien que celui-ci eût obtenu 60 pour 100 du total des voix, Madero proclama élu vice-président Pino Suarez, qui pourtant n'avait recueilli que 15 pour 100 des votes, conjointement avec d'autres candidats de moindre importance. Les candidats au Congrès furent presque tous élus par le parti catholique, mais Cabrera les déclara inéligibles en alléguant que leurs pouvoirs n'étaient pas réguliers, sans même prendre la peine d'examiner ceux-ci.

La persécution religieuse

Un des principes fondamentaux des partis révolutionnaires a toujours été de restreindre la liberté religieuse. Ils prennent pour prétexte "la séparation de l'Eglise et de l'Etat", mais leurs actes visent un tout autre but, car, lorsqu'ils arrivent au pouvoir, les révolutionnaires essayent toujours de diriger les affaires de l'Eglise jusque dans les plus petits détails. Dans certains Etats mexicains, le clergé tout entier a été exilé et les cérémonies religieuses complètement supprimées. Dans d'autres, le nombre des prêtres a été limité par la loi et le port de la soutane interdit; la confession a été prohibée d'une façon absolue ou permise dans certains cas seulement, en présence d'un représentant des autorités; les écoles ont été fermées et leurs locaux transformés en casernements. Enfin, d'une manière générale, le gouvernement exerce une étroite surveillance sur tous les actes de l'Eglise. Lorsque Carranza occupa la capitale, il nomma son propre vicaire général et obligea celui qui avait été désigné par l'évêque à se retirer. Il agit de même à Queretaro et à Puebla. Il nomma les curés de différentes paroisses. Ces nominations furent d'ailleurs peu nombreuses, car les prêtres renégats susceptibles d'en bénéficier furent rares. De tels faits illustrent la thèse révolutionnaire de "la séparation de l'Eglise et de l'Etat".

Les agissements personnels des adeptes de Carranza fournissent des indications précises sur l'esprit des révolutionnaires qui le soutiennent. Leur avance à travers le pays a été accompagnée d'excès de tout ordre. Partout les églises furent profanées et saccagées, les prêtres et évêques contraints de se cacher ou de s'exiler et — crime le plus honteux — les religieuses outragées et traitées avec une brutalité sauvage. Nombre de prêtres furent mis à mort après avoir été affreusement torturés et mutilés.

Pourquoi donc la population a-t-elle supporté ces horreurs? — Parce qu'elle était sans moyens de défense contre les bandes révolutionnaires pourvues de fusils et de munitions... expédiés d'Amérique.

Ruines matérielles. — Splendeur spirituelle.

La situation religieuse actuelle au Mexique peut être aisément définie, au point de vue matériel. Beaucoup d'églises ont été confisquées et ont reçu une affectation étrangère à leur but primitif. Les autres, privées de leur mobilier, sont ouvertes au culte avec diverses restrictions. Aussi rapidement que le lui permet son appauvrissement, la population recommence à garnir et orner ses églises. On a autorisé le clergé à revenir, et il exerce son ministère, à la grande joie de l'immense majorité, en dépit de la rage intense de la petite minorité radicale. Toutes les écoles demeurent fermées; leur coûteux matériel a été dispersé; les professeurs sont partis en exil et personne ne les a remplacés. Sauf en ce qui concerne les édifices du culte, on peut dire que l'Eglise doit à nouveau reprendre sa tâche à pied d'oeuvre.

Au point de vue spirituel, l'Eglise au Mexique n'a jamais été plus forte: c'est qu'elle a subi l'épreuve d'une persécution terrible, comparable seulement à celle de l'Empire romain. Pendant leur exil, les catholiques mexicains ont pu se convaincre que tous les Américains ne sont pas hostiles au catholicisme et qu'au contraire un grand nombre leur portent une réelle sympathie et ne leur souhaitent que du bien. Cette constatation les encourage à espérer qu'un jour l'Eglise jouira, au Mexique, de la même liberté qu'aux Etats-Unis.

La révolution mexicaine n'est qu'une des manifestations du redoutable ferment de socialisme bolcheviste qui infeste le monde entier de son virus. Avant la guerre, on considérait le socialiste comme un utopiste inoffensif. Aujourd'hui, on sait ce qu'il est réellement, car nous avons vu ses théories appliquées au Mexique et en Russie. L'armée d'agitateurs qui suit Carranza se compose de radicaux qui exaltent l'oeuvre des bolchevistes et les imitent de leur mieux. Dans le Yucatan, un lieutenant de Carranza, le général Salvador Alvarado, a organisé tout un régime à la mode I. W. W. (1), et il a donné la véritable note de la révolution carranziste dans une proclamation officielle, qui s'exprime ainsi: "Souvenons-nous que la religion équivaut à ignorance, là où la révolution triomphe, c'est Dieu qui disparait!"

(1) *Industrial Workers of the World* (ouvriers industriels du monde), association ouvrière révolutionnaire des Etats-Unis.

EVANGILE

IIIe DIM APRES PENT ...

(S. Luc, XV, 1-10)

En ce temps-là, comme des publicains et des pécheurs s'approchaient de Jésus pour l'écouter, les pharisiens et les docteurs de la loi en murmuraient. Cet homme, disaient-ils, reçoit les pécheurs et mange avec eux. Alors il leur proposa cette parabole: Qui d'entre vous, s'il a cent brebis et s'il en perd une, ne laisse pas les quatre-vingt-dix-neuf autres dans le désert, pour courir après celle qui est perdue, jusqu'à ce qu'il la retrouve? Et lorsqu'il l'a retrouvée, il la met, plein de joie, sur ses épaules, et, de retour chez lui, il réunit ses amis et ses voisins, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé ma brebis qui était perdue. C'est ainsi, je vous le déclare, qu'il y aura plus de joie dans le ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'ont pas besoin de pénitence. Il leur dit encore: Quelle est la femme qui, ayant 10 drachmes et en perdant 1 n'allume sa lampe, ne balaye sa maison et ne cherche avec soin jusqu'à ce qu'elle la retrouve? Et, après l'avoir retrouvée, elle réunit ses amies et ses voisines, et leur dit: Réjouissez-vous avec moi, parce que j'ai retrouvé la drachme que j'avais perdue. Ainsi, je vous le déclare, il y aura une grande joie parmi les anges de Dieu pour un seul pécheur qui fait pénitence.

Vieux préjugés

—Vous m'avez jeté le mot d'Inquisition, l'autre jour, à la fin de notre conversation sur l'Index, et cela, mon ami...

—Vous a étonné?

—Oui, vraiment. A cause du ton d'abord, et du sujet lui-même: c'est tellement vieux-jeu! Un esprit cultivé ne se fait plus de l'Inquisition un épouvantail. Il laisse ce recours aux phonographes de la crédulité anticléricale, à qui tous les mensonges suffisent, s'ils sont contre l'Eglise, et qui absorbent toutes les sottises, pourvu qu'elles aient l'air savantes.

—Et vous me placez au rang de ces gens-là?

—Non; j'avoue seulement mon étonnement d'avoir entendu une voix si semblable à la leur.

—Oubliez le ton, je vous prie. Si je rappelle ce sujet longtemps rebattu, c'est pour questionner, tout simplement. Comme bien d'autres, j'en ai parlé sur des "on dit" d'auteurs, et j'en ignore le premier mot.

—Voilà une modestie dont je ne serai pas dupe: vous en savez davantage, j'en suis sûr.

—Dame, je sais que l'Inquisition était un tribunal destiné à rechercher les hérétiques, à les juger, à les punir ou à les convertir. Mais comment, d'ecclésiastique qu'il était, il est devenu une institution de l'Etat, a dégénéré en espionnage, en cruauté, en répression arbitraire de toute liberté de parole et de pensée, c'est ce que je ne sais nullement.

—Alors, gardez-vous bien de jamais répéter le salmigondis de préjugés et de mensonges que vous me servez là. Ecoutez plutôt: au moyen âge on prenait l'hérésie pour ce qu'elle est: un crime. Et ce crime étant à la fois un outrage à l'autorité de l'Eglise et une cause de discorde et de guerre intestine dans l'Etat, il appartenait à l'autorité religieuse et à la puissance civile de la réprimer. De là, dans l'histoire, une distinction indispensable à faire entre deux inquisitions: l'*ecclésiastique* et l'*espagnole*.

L'Inquisition ecclésiastique, c'est l'exercice de la mission qu'a l'Eglise de conserver l'intégrité de la foi et la pureté des moeurs. Elle se réserve à elle seule son rôle, qui est de connaître et de juger la doctrine. Puis, elle demande à l'Etat de jouer le sien, qui est de la seconder en lui prêtant main-forte. C'est à sa demande que "le bras séculier" punit comme criminels d'Etat ceux que l'Eglise a jugé hérétiques et qui s'obstinent à prêcher l'hérésie. Cette façon de procéder remonte haut dans l'Eglise; elle date de Constantin. Mais c'est après la guerre Aligeoise — en 1229 — que l'Inquisition ecclésiastique est constituée en tribunal régulier.

L'Inquisition politique ou espagnole procède à l'inverse.

moyen l'appui matériel de l'Etat. Elle se propose, d'abord, le salut de l'Etat sans cesse compromis par les Juifs et les Maures baptisés de mauvaise foi, et elle emploie comme moyen principal la surveillance ecclésiastique constatant et dénonçant cette mauvaise foi... Ce tribunal est fondé par le roi; l'autre l'est par les papes. L'Eglise nomme les juges de son tribunal; le roi nomme les siens, — et il s'en sert bientôt comme instrument d'absolutisme et de règne despotique. L'Eglise bien souvent résiste à ce despotisme et le combat. Ce qui n'empêche, encore aujourd'hui, ses ennemis de l'en rendre responsable. C'est en confondant ces deux tribunaux que l'impiété a réussi à en faire, depuis deux siècles, l'épouvantail que vous savez. Au XVIIIe siècle, c'était l'imagination qui s'effrayait des supplices vrais ou faux de l'Inquisition; au XIXe et encore aujourd'hui, c'est l'orgueil qui s'en indigne au nom des droits de l'homme et de la liberté de croire, de dire, d'écrire et de pratiquer ce qu'on veut.

* * *

—Telle est la question de fait. Pour la mieux juger, mettons-la en face de la question de droit.

Condamnons tout de suite, sans difficulté, les excès et les abus dans le fonctionnement de l'Inquisition, à condition que les faits soient bien authentiques. Il s'agit moins ici de constater la véracité de l'histoire, que la légitimité d'une institution.

Que faut-il donc penser, en droit, de l'Inquisition *ecclésiastique?* Cette question revient à cette autre: Peut-on refuser à l'Eglise le droit de rechercher, de juger, de condamner le crime d'hérésie *publique, enseignante, scandaleuse?* Pour lui refuser ce droit, il faudrait: ou bien, nier sa compétence et sa mission, et alors on ne serait plus catholique; ou bien, nier que le pire des maux est la perte de la foi, et alors on cesserait d'être chrétien; ou bien, nier la grandeur du crime d'hérésie, et alors on tomberait dans le scepticisme et l'inconséquence.

—Mais si l'hérétique est de bonne foi, où est son crime?

—Sa bonne foi n'empêche pas sa propagande de causer un mal général. Et cela suffit à justifier sa répression. Supposez un tort général causé, même dans les seuls biens matériels, par un individu sincère, convaincu, croyant bien faire, croyez-vous qu'il lui suffirait d'invoquer sa bonne foi pour agir en liberté et se sauver de la prison ou de la mort? La bonne foi excuse l'individu, mais elle ne crée aucun droit. Surtout, elle ne crée pas le droit de propagande. Avec ça que la bonne foi de l'hérétique est fort suspecte. Car l'hérétique a connu la vérité, et comme l'erreur qu'il a embrassée ne saurait fournir que des opinions, — c'est-à-dire des matières à discussion, à recherches, à scepticisme, à objections, — et que la bonne foi se fonde sur la certitude, il est toujours permis de douter de sa sincérité et d'en attendre la preuve.

—Passe pour le droit de l'Eglise: il me paraît évident.

—Il l'est d'abord comme moyen fourni à l'Eglise. Nierez-vous, en effet, la légitimité de l'alliance entre l'Eglise et l'Etat? Ce serait absurde: autant voudrait nier l'alliance entre le corps et l'âme et la subordination des deux sociétés, civiles et religieuses, et de leur fin respective. Nierez-vous que les dissentions doctrinales soient une cause de déchirements dans l'Etat? Nos adversaires eux-mêmes l'affirment. Nierez-vous qu'un délit de parole soit punissable à l'égal et même au delà d'une voie de fait? De telles négations supposeraient qu'il n'y a pas de vérité ou qu'elle ne peut être certaine, et que les doctrines ne tendent pas à passer dans les faits.

On ne peut donc, sans abjurer la foi et le sens commun, blâmer en principe le rôle de l'Etat dans l'Inquisition ecclésiastique. Notez, si cela peut aussi vous servir, que l'Eglise ne faisait appel au bras séculier que dans le cas d'obstination chez les coupables. Elle s'efforçait de convertir avant de punir. L'Inquisition est le seul tribunal qui ait tenu compte du repentir et absous les repentants.

* * *

—Et la question de droit dans l'Inquisition espagnole, que faut-il en penser?

—Il est moins difficile ici d'élucider la question de droit, que de justifier l'usage qu'on a fait de ce droit. Et voilà pourquoi il faut se bien souvenir des réserves faites tout à l'heure.

L'Etat a-t-il le droit de veiller à sa sûreté? Sans doute, d'une manière générale. Peut-elle, en fidèle alliée, lui dénoncer leurs ennemis communs? A la rigueur, oui. Seulement, voilà, l'Eglise se fait alors auxiliaire et joue le rôle d'une inférieure. Ce double inconvénient explique les résistances des papes et permet de considérer, en somme, l'Inquisition espagnole comme un malheur.

—*Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception.*

DEVOTE

Auprès de plusieurs, ce mot est une insulte; d'autres en font un compliment. Qui a raison? Les deux. Car il y a dévote et dévote. Il y a la vraie dévote, celle-là je l'estime; il y a la fausse dévote, dont je suis tenté de rire.

L'une n'est pas l'autre, pas plus que la pièce de plomb n'est une pièce d'argent. Plusieurs les confondent, parce qu'ils ne regardent pas assez.

La vraie dévote ne fait point parade de sa piété, mais donne à Dieu la meilleure part, sans négliger ses devoirs d'état; pour plaire à Dieu, elle se dévoue à son mari, à ses enfants. Bravement elle accepte les obligations de sa position et les remplit le coeur joyeux. Aimable et souriante, elle attire à la vertu son époux et sa famille.

La fausse dévote a ses petites pratiques; malheur à qui les contrarie. Son humeur maussade, son esprit étroit, la rendent déplaisante à son mari, à charge au foyer. Elle glisse dans les petits travers qui rendent la dévote, la fausse dévote, ridicule. Signalons quelques types.

L'inconstante: Elle s'adonne à la piété comme à la musique, par boutade et caprice. Vrai papillon, elle tâte de toutes les dévotions, voltigeant de Notre-Dame de Lourdes à saint Antoine, en passant par toutes les nouveautés.

Elle s'enflamme vite, mais c'est un feu de paille. Après une année de pratiques bruyantes, la pauvre dévote n'a pas une vertu de plus, pas un défaut de moins.

La sentimentale: Ce type est fort commun. Il lui faut des prières exprimant les sentiments les plus exaltés, contenant beaucoup de points d'exclamation. Elle se violente pour s'attendrir et s'échauffer. Il lui faut des consolations, des larmes; si non elle se dépite et lâche tout; comme si la persévérance, malgré les sécheresses du coeur, n'était pas agréable à Dieu.

La grimacière: La piété grimacière consiste à prier la tête inclinée sur l'épaule, à prendre des airs de petite sainte, à remuer les lèvres avec bruit, ou même à soupirer tout haut. C'est de l'hypocrisie et de la comédie, c'est de la folie.

La superstitieuse: Qui attache une importance exagérée pour le succès de ses prières, à tel lieu, tel temps, tel nombre d'*Ave*, de *chemins de croix*, tel ensemble de pratiques; fait passer sainte Anne avant la sainte Vierge, et saint Antoine avant Notre-Seigneur. Elle est à l'affût des prophéties, des miracles; il lui faut du nouveau, du merveilleux, du bizarre.

La scrupuleuse: Qui voit des péchés partout, se replie sur elle-même, épluche sa conscience, mesure tous ses pas, recommence ses prières, ses confessions, et fuit la communion pas peur du sacrilège.

Tout cela c'est la caricature de la piété véritable.

La dévote, la vraie, sait allier aux pratiques de piété chrétienne, le soin de plaire à son mari, l'éducation de ses enfants. Sa piété est faite de dévouement à sa famille, de charité dans ses relations, d'union de coeur à Dieu. Ses pratiques de dévotion sont si raisonnables, si bien réglées que personne n'en souffre, ni son mari, ni ses enfants. Ses obligations de ménagère et ses devoirs de mère occupent une large place dans sa vie, mais elle s'en acquitte pour Dieu.

—*Bulletin Paroissial de l'Immaculée Conception.*

TRIBUNE LIBRE

La *Manitoba Free Press* (20 mai 1920), a consacré trois colonnes de prose enthousiaste à une parade monstre de 12,000 Juifs sur les 14,000 composant la colonie de cette ville. Ils ont défilé triomphalement dans ses rues le 19. L'organe de la presse império-maçonnique (plusieurs des rédacteurs appartiennent à la secte), est aussi celui de la Juiverie.

La parade avait pour but de célébrer, publiquement, l'avénement décisif du Sionisme (de Sion, autre nom de Jérusalem, "Vision de paix"). Ce mouvement a commencé aux Etats-Unis, en 1825, par le Juif Noah, franc-maçon. Le Sionisme s'est propagé depuis, partout où il y a des Juifs. Son but officiel, apparent, est de reconstruire, en Palestine, la nationalité hébraïque, dispersée plusieurs fois, avant le Christ, et définitivement, 75 ans après. (Destruction du second temple de Jérusalem par les Romains). De cette époque date la disparition du sacerdoce en Israël. Cette reconstitution est prédite par la Bible, de même que la conversion juive au christianisme, avant la "fin des temps".

L'Angleterre maçonnique impériale a pris le mouvement sioniste sous sa haute protection. Aussi la Ligue "pacifiste" des Nations, d'origine judéo-maçonnique mondiale, a-t-elle conféré à l'Empire le mandat d'assurer le triomphe du Sionisme palestinien à l'exclusion de la France encore trop catholique.

Il s'agissait donc de manifester à Winnipeg la reconnaissance judéo-maçonnique en l'honneur d'Albion, l'ancienne "Ile des Saints" devenue l'île des "protestants", depuis Henri VIII, d'ignoble mémoire, premier pape de l'Anglicanisme anti-catholique. Cet même Albion apostate est, aujourd'hui, la protectrice "mandatée" officiellement du Sionisme pan-judaïque!

Il est donc parfaitement logique et naturel que le pan-Judaïsme célèbre le pan-impérialisme protestant anglais. Un orateur juif, dans un meeting qui couronna la parade, déclara: "Nous n'oublierons jamais notre dette à la Grande-Bretagne. Nous lui rembourserons cette dette non pas dollar pour dollar, mais cinq dollars pour un".

N'ayant pas à ma disposition les nombreuses colonnes de la *Free Press*, j'omets des résolutions emphatiques, des détails et incidents typiques, comme la présentation solennelle au journal, d'un drapeau juif (avec l'étoile kabbaliste) accouplé à l'*Union Jack*; un groupe de Juifs masquaradés en prêtres hébreux antiques; un groupe symbolisant "l'Empire Juif" (*Jewish Empire*), etc., etc., etc. Je passe un dithyrambe en l'honneur de l'organe cher aux Juifs, et toute une série de monologues débités pompeusement, au meeting, par des Démosthènes rabbiniques, et par Sir James Aikins, lieutenant-gouverneur impérial.

Réservons, pour la bonne bouche, les citations textuelles suivantes, traduites authentiquement du *Talmud*, citations négligées par les rabbins orateurs.

Talmuds "Dieu" (le Dieu du *Talmud* et de la *Kabbalat* n'est pas celui de la Bible), "Dieu a donné aux Juifs *pouvoir sur la vie et la fortune de tous les peuples*, non-juifs.

"Quand le Messie (impérialiste des Pharisiens) viendra— il rendra aux Juifs le *sceptre royal du monde*. Tous les peuples les serviront. Tous les royaumes leur seront soumis. Mais cette époque sera *précédée d'une grande guerre, dans laquelle les deux tiers des peuples périront*.

"Ce Messie recevra les dons de tous les peuples. Il ne refusera que ceux des chrétiens. Les Juifs seront alors immensément riches. Tous les trésors des peuples passeront dans leurs mains. Tous les peuples se convertiront au Judaïsme (Talmudique). Les chrétiens seuls ne participeront pas à ce bonheur."

Ces quelques textes sont dûs à des rabbins Talmudistes, auteurs du traité "Sanhédrin", du rabbin Abarbanel, aux Traités: "Pesachim", "Jébammoth", "Abzar" et "Bachi", et "Sepjer-Zéror-Ha-mor".

Ils ont été traduits du texte hébraïque, par l'abbé A. Rohling, docteur en théologie, professeur à l'Université de Prague, revus et corrigés par l'abbé Maximilien de Lamarque, docteur en théologie à Rome, — tous deux savants hébraïsans. Ils sont extraits d'un ouvrage: *"Le Juif-Talmudiste"*, Paris et Bruxelles, Vromant, éditeur. La première page porte: "Récompense de 10,000 fr. à qui prouvera qu'une seule des citations est fausse". Défi jamais relevé.

Quant à moi, loin de combattre le Sionisme, j'y applaudirais.

Je pourrais citer bien d'autres textes, plus violents, mais, il y a quelques années, à Québec, un auteur ayant eu l'audace de les citer, fut poursuivi en justice par la colonie judaïque. Elle perdit en première instance, mais gagna en appel. La Cour se garda de discuter l'authenticité des textes. Il y fallu un jury d'hébraïsants impartiaux pour en décider. La Cour aurait dû se déclarer incompétente. Elle se borna à invoquer la paix inter confessionnelle.

En 1691, disent les auteurs du "Juif Talmudiste", le Synode Juif de Pologne ordonna de remplacer ces textes objectionnables par des pages blanches ou marquées d'un cercle, dans les éditions subséquentes du *Talmud*. Les textes omis devaient être enseignés oralement.

L. Hacault.

ITINERAIRE DE NOTRE TOURNEE

St-Boniface, 10 juin.	Ste-Agathe, 23 juin.
Laurier, 12 juin.	St-Jean-Baptiste, 24 juin.
Ste-Rose-du-Lac, 13 juin.	St-Malo, 25 juin.
Ste-Amélie, 14 juin.	St-Pierre, 26-27 juin.
St-Eustache, 16 juin.	La Broquerie, 28 juin.
St-Claude, 17 juin.	Sainte-Anne-des-Chênes, 29 juin.
N.-D. de Lourdes, 18 juin.	Lorette, 30 juin.
Mariapolis, 19 juin.	St-Jean-Baptiste, 1 juillet.
Somerset, 20 juin.	

Elle dit qu'elle peut maintenant faire son travail

Mme M. Magnan en donne le crédit aux Pilules de Dodd pour les reins

[illegible]

Les Pilules de Dodd pour les reins; 50 sous la boîte ou 6 boîtes pour $2.50. Chez tous les marchands ou The Dodds Medicine Co., Limited, Toronto, Ont.

[illegible]

Départ

M. Jos. Lacoste a quitté Ste-Anne pour s'établir à Saint-Boniface.

Mlle Attala Jodoin nous a quitté cette semaine pour un séjour de quelques mois à Pinewood.

En visite

M. Claveloux, curé de Thibaultville, a rendu visite au monastère.

Lady Dubuc a passé la journée de lundi chez M. et Mme T.-D. Molloy.

* * *

Décès

M. et Mme J. Gauthier ont eu la douleur de perdre un de leurs jeunes fils, Eugène, âgé de 10 ans. Les funérailles ont eu lieu le 28.

A Ste-Anne.

SAINTE-AMELIE

Après un long intervalle, nos joyeuses parties de cartes ont recommencé. Comme l'on pouvait s'y attendre, le 30 mai notre salle était bien remplie. Tandis que chacun tâchait de gagner le plus de points possible de beaux morceaux de musique joués par Mme M. Roche relevaient les courages et égayaient la situation. Mme Urbain Delorme et M. Lucien Trotignan ont gagné les premiers prix. Mlle M. Knochaert et M. R. Pinette les seconds. Mlle Madeleine Grouette et M. G. Délanois eurent en partage le prix de consolation.

Mlle Rose Fuhr et Mme Bob Spencer nous charmèrent pendant la soirée par quelques chansons anglaises. On dit que de bonnes voix françaises donneront la réponse la prochaine fois.

* * *

Les infatigables membres du comité formé pour notre pique-nique viennent de fixer au 17 juin la date de cette future fête champêtre. Tout promet que le succès sera sans précédent. Comme terrain, ils ne pouvaient mieux choisir que la propriété de M. Eugène Pinette, qui se trouve à 2 milles au nord-ouest du village. Ce site enchanteur se prêtera à merveille aux courses, aux jeux et à tous les divertissements traditionnels. Donc, lisez bien. C'est le 17 juin que tout le monde pourra se récréer à Sainte-Amélie, à l'occasion du pique-nique. La gaîté et la joie seront à l'ordre du jour.

Amateurs! préparez votre coursier, votre bicyclette, vos jambes, pour remporter le prix. Il faut que vous quittiez le lieu du pique-nique avec la gloire du vainqueur.

* * *

N'oublions pas que les acteurs de la *Liberté* seront chez nous le 14 juin pour nous donner une séance inoubliable. Quiconque connaît les pièces annoncées sait d'avance qu'on nous réserve un bon temps. Nous souhaitons aux dévoués acteurs toute l'endurance nécessaire depuis leur départ à Winnipeg, afin que rien en eux ne trahisse la fatigue, quand ils joueront à Ste-Amélie.

Olivier.

En Province

STE-ANNE DES CHENES

A. C. J. C.

Nous voyons renaître avec joie dans notre paroisse le Cercle Langevin de l'A. C. J. C. A une assemblée tenue dimanche, le 9 mai, sous la présidence du Rév. Père Curé, aumônier du Cercle, sans négliger évidemment la poursuite de son triple but de *piété, d'étude et d'action*, s'occupe avec diligence à l'organisation de quelques amusements pour les jeunes de la paroisse, entr'autres, un club de balle-au-camp.

Bravo! nous en sommes.

* * *

Garde d'honneur

Dimanche, le 16 mai, après la messe, notre curé, dans une assemblée des hommes, a établi une garde d'honneur au Sacré-Coeur de Jésus; voici la carte adressée aux hommes et aux jeunes gens par notre curé au sortir de l'assemblée.

"Aux hommes et aux jeunes gens de Ste-Anne-des-Chênes.

"Mes bien chers amis,

"Le Sacré-Coeur de Jésus fait appel à vos bons coeurs de chrétiens et de Canadiens en vous invitant à faire partie de Garde d'Honneur des Hommes et des Jeunes Gens, qui aura sa réunion le dimanche qui suit le 1er vendredi de chaque mois, à l'église paroissiale, à 7 heures du soir.

"Si vous avez à coeur de mériter les bénédictions du Sacré-Coeur, veuillez, s. v. p., signer cette carte d'invitation, et n'oubliez pas de la déposer, dimanche prochain, dans une corbeille placée près de la

PARLONS FINANCES

(Le *Patriote*)

Parlons donc un peu finances, puisqu'aussi bien il est pratiquement impossible de s'y soustraire et que la question du budget familial — sans parler du budget national qu'on discute en ce moment à Ottawa — est toujours d'une pressante actualité.

Il faut en prendre notre parti: nous ne sommes guère encore qu'aux débuts de la période de guerre et la fin des hostilités, loin de diminuer notre fardeau, l'accroît dans des proportions que le public s'expliquera difficilement. Aujourd'hui, dix-huit mois après la signature de l'armistice, la dette du pays monte toujours. Il

[illegible] modestes employés sont à la merci du gouvernement, qui a trouvé le moyen d'obliger leurs patrons à déclarer les salaires à eux payés; mais les possesseurs de gros revenus, qui seuls alimenteraient substantiellement la caisse publique, se dérobent aisément au fisc. A Toronto, un nombre insignifiant de contribuables a accusé un revenu de $100,000 et la proportion est sans doute la même ailleurs. De sorte que si le mécanisme très compliqué et très inquisitorial inventé pour la circonstance réussit parfaitement à atteindre et à pressurer le gagne-petit dont les ressources sont limitées, il manque fréquemment on n'effleure qu'à peine le gros capitaliste, le nouveau riche et le profiteur de toute catégorie, c'est-à-dire les seuls qui logiquement devraient supporter les charges nouvelles.

Pour rattraper ce qui lui échappe de la sorte, le gouvernement vient de nous gratifier de nouvelles taxes qui frappent plus particulièrement les articles de luxe. Le principe est à coup sûr excellent tout au moins en théorie; car il y a lieu de faire des réserves sérieuses pour ce qui touche à la mise en pratique. Notre ministre des finances a évidemment sa manière à lui de tracer les limites entre le luxe et la nécessité. Quand on le voit placer dans la première catégorie les complets de $45, les souliers de $20, les chapeaux de $5, les casquettes de $2 et les robes de $45, il est permis de se demander s'il vit bien en l'an de grâce 1920. Sans doute ces prix sont exorbitants, mais tous ceux qui se trouvent dans l'obligation de se vêtir convenablement savent qu'ils doivent les subir aujourd'hui, sans encourir le reproche de jeter l'argent par les fenêtres. Si le seul coût élevé d'une marchandise de première nécessité est une raison suffisante pour justifier pareille mesure, à ce compte pourquoi ne pas taxer aussi la farine à $7.50 les cent livres, les pommes de terre à $3 le minot et le papier à journal à huit sous la livre?

Mais où cette taxe dite de luxe devient simplement odieuse, c'est quand elle frappe les médicaments de toute sorte. La santé est-elle donc un luxe dont on peut se passer?... L'apposition du timbre de guerre pour la vente des remèdes brevetés avait déjà soulevé de légitimes protestations, parce qu'en fait elle atteint surtout le pauvre et le travailleur, plus exposés à la maladie. Le lourd impôt de trente pour cent qui vient s'ajouter au prix déjà excessif des produits pharmaceutiques comble la mesure. Ces derniers ne seront plus accessibles à nombre de bourses modestes; seuls les riches pourront encore se payer ce... *luxe*. On doit en dire autant des boissons alcooliques, lourdement grevées par la nouvelle loi. Là encore ce sont les malades peu fortunés qui en pâtiront. M. Drayton est décidément sans pitié pour les petites gens et les déshérités de la fortune.

Ces mesures draconiennes n'aideront guère à faire baisser le coût de la vie. Au reste, ce n'est pas le but poursuivi par notre argentier national, qui escompte au contraire les achats des objets taxés pour remplir ses coffres vides.

Avec les réserves faites ci-dessus, la politique du ministre de finances peut rencontrer l'approbation générale. Il est juste que l'impôt exceptionnel frappe certains articles de luxe dont la grande majorité peut aisément se passer. Dans l'état normal des choses, il se trouverait ainsi tout entier à la charge des contribuables aisés. Malheureusement les conditions ouvrières qui ont prévalu chez nous depuis un certain nombre d'années ont précipité le nivellement des classes sociales. Du haut en bas de l'échelle, on retrouve aujourd'hui presque les mêmes ambitions et les mêmes besoins. L'unique remède au coût de la vie est pourtant, en fin de compte, dans la privation volontaire du superflu et dans l'application d'une stricte économie. Quand l'on constate le goût toujours croissant du luxe, les sommes formidables englouties dans le plaisir et la frivolité, on se demande de quelle leçon ont été jusqu'ici les durs temps que nous traversons. L'épreuve a déjà été longue, mais elle menace de se prolonger longtemps encore, grâce à l'insouciance et aux appétits immodérés d'un trop grand nombre.

Donatien FREMONT.

Géant des mers modernes

New-York, 3. — Le super-dreadnought Tennessee, le plus grand et le plus formidable des cuirassés américains, a été frété dans le port de Brooklyn, aujourd'hui. Il a été construit à New-York, et a coûté $20,000,000. Il mesure 625 pieds de longueur, et 98 pieds de largeur. Il jauge 32,500 tonnes. Un armement de combat, enfermé dans une petite forteresse d'acier, près du mât de l'avant, consiste en plusieurs engins propres à observer les manoeuvres de vaisseaux ennemis. Ce perfectionnement permet à l'équipage de préparer les canons de quatorze pouces et de faire feu sur l'ennemi, avant que le Tennessee soit aperçu du navire ennemi.

Le vaisseau est à trois ponts, et l'équipage de bataille de chacun de ces ponts est de 25 hommes. Un système de signaux spécial qui communique à l'intérieur du vaisseau, assure un fer de bordée continuellement exact et excessivement rapide. Cette petite forteresse est remplie de systèmes mécaniques pour le calcul des distances.

Un autre perfectionnement des plus intéressants apporté à la construction de ce géant des mers, est le contrôle de la vitesse au moyen d'un système électrique. Ce perfectionnement permet au navire, bien que filant à une allure de 21 noeuds à l'heure, de s'immobiliser complètement.

TRACTIONEERS' FONT DES AFFAIRES

Tractioneers' Ltd, Winnipeg, concessionnaires des tracteurs Stinson, déclarent que les affaires sont excellentes. Le 3 mai ils ont reçu 25 tracteurs et sont cependant en retard de 40 tracteurs dans la livraison des commandes. Cette compagnie, à son usine à Winnipeg, peut chaque deux jours, faire très bien l'assemblage de 5 machines. Elle vient d'agrandir son usine afin de pouvoir en faire neuf durant le même temps. Tractioneers' emploient maintenant 20 hommes à assembler des tracteurs ou à fabriquer des attaches.

Sir James Aikins, lieutenant-gouverneur, a fait l'achat d'un Stinson pour sa ferme d'Elie. Récemment les Pères Oblats ont acheté un tracteur Stinson pour leur ferme de Cartier.

Meurtre brutal de deux enfants

Edmonton, Alta, 3. — Deux enfants, un jeune garçonnet et une fillette, âgés de 10 et 15 ans respectivement, ont été les victimes d'un meurtre révoltant ici. D'après des rapports téléphoniques à la police provinciale d'Edmonton, un nommé Thomas Munn, colon et vétéran, aurait attiré les enfants à quelques milles de Westlock, mardi après-midi, où il les aurait tués. Il est encore au large mais on a organisé une chasse à l'homme, et un groupe de citoyens conduits par la police provinciale est à la recherche de l'individu.

Les victimes sont [illegible] MacDonald, 15 ans, et [illegible] MacDonald, 10 ans, enfants de M. Otis MacDonald, de [illegible]hold.

$20,000 enlevés sur des morts à New-York

New-York, 3. — Un dépôt de $20,000, qui représente l'argent qu'on a enlevé aux morts non encore identifiés à la morgue de la ville, a été découvert aujourd'hui par le commissaire des acomptes Hirschfield et l'administrateur public [illegible] qui ont fait le rapport de leur découverte au bureau du procureur du district qui la transmettra au grand jury.

MGR GROUARD — No 10

SOUVENIRS DE 60 ANS DE MISSION

(Suite)

Somme toute, avec la grâce de Dieu, nous avons réussi à nous procurer, ainsi qu'aux Soeurs et à leurs enfants, trois repas par jour. Un tel succès me paraissait d'abord très aléatoire, et si la chose eût dépendu de moi, je crois que le couvent de la Providence resterait encore au nombre des futurs contingents. Si l'on juge que je donne des détails trop minutieux sur notre manière de vivre, je dirai pour excuse que même avec ces renseignements, on ne pourra se faire une idée exacte des difficultés, des privations, des misères de tout genre que les bonnes Soeurs ont supportées avec un courage et une patience héroïques, et l'on ne sera pas étonné d'apprendre qu'un jour vint où leur Supérieure générale se crut obligée de leur donner l'ordre de quitter un poste où régnait un tel dénûment. Mais Dieu ne permit pas que cet ordre s'exécutât. Il voulait sans doute conserver aux orphelins, aux malades et aux enfants du Mackenzie les secours charitables que des religieuses dévouées pouvaient seules leur donner.

Une fois, j'amenai à la Providence deux orphelines abandonnées sur les bords du Mackenzie. Ces pauvres petites faisaient pitié à voir. Jamais, je crois, l'eau n'avait coulé sur leur visage que recouvrait une couche épaisse de crasse; de vieilles peaux sales et déchirées cachaient à peine leur nudité; la vermine y fourmillait, ainsi que dans leurs cheveux ébouriffés. Vous auriez hésité à les toucher à moins d'avoir une paire de pincettes à la main. Eh bien, une heure à peine après leur arrivée une Soeur me les présenta, fraîches, gentilles, bien peignées, vêtues de jolies robes d'indienne! Je ne pouvais en croire mes yeux, et la métamorphose de la chrysalide en brillant papillon me semblait moins merveilleuse. Et combien d'autres enfants de cet immense district du Mackenzie ont reçu les mêmes soins? Je n'ai point à raconter les bonnes oeuvres des Soeurs Grises à la Providence, ni à faire leur éloge, mais je tiens à dire que je ne tardai guère à revenir de mes anciennes appréhensions quand j'avais la folle idée de regarder presque comme chimérique le projet de leur établissement. Depuis plus de cinquante ans qu'elles travaillent à cette mission, elles ont fait un bien immense et Mgr Faraud, qui les a amenées, a contribué au-delà de toute espérance au salut des âmes les plus abandonnées, et après Dieu, la gloire de cette fondation doit lui être attribuée. Je ne doute pas qu'au ciel elle ne paraisse comme le plus bel ornement de sa couronne.

Avec le courrier de mars de 1868, je repris le chemin du Fort Simpson, du Fort de Liards et même du Fort Nelson, où nous eûmes beaucoup de peine à arriver, à cause du dégel qui rendait la glace dangereuse. J'y revis non seulement les Esclaves et les Sékénés, que je connaissais déjà, mais plusieurs familles de ceux qu'on appelait le *Mauvais Monde*. Je ne sais vraiment ce qui a valu à ces gens un nom si peu favorable. Ils produisirent sur moi une impression toute à leur avantage, et je les trouvai plus dociles à mes instructions que les autres. Les jongleurs exerçaient encore leur métier et je ne pus me féliciter d'avoir obtenu de nombreuses conversions. On me présenta cependant tous les petits enfants à baptiser et je me hâtai de descendre au Fort de Liards, où je n'eus pas le plaisir de séjourner longtemps parce que la barge partit une semaine après pour le Fort Simpson, afin de suivre la flotille qui montait au Portage la Loche. Mgr Faraud s'y embarqua, se rendit à l'Ile à la Crosse, où il rencontra Mgr Grandin. Il eut la joie de recevoir deux nouveaux missionnaires, le R. P. Laity, destiné à la mission de la Nativité, et le R. P. de Kerangué, qui vint à la Providence. Dans l'intervalle, le Père Pétitot avait reçu l'ordre de descendre à Good Hope. Il avait évangélisé les Plats Côtés de Chien du Fort Raë, les ayant même accompagnés à l'intérieur des steppes où nul blanc n'avait encore pénétré. Il allait continuer ses courses apostoliques au Grand Lac d'Ours, à Peel's River et jusque chez les Esquimaux de la mer glaciale, recueillant en passant une masse de données géographiques et les matériaux d'un grand dictionnaire polyglotte qu'il publia plus tard à Paris. Pour ma part je refis mes visites ordinaires, poussai même une course au Grand Lac des Esclaves, chez le Père Gascon, demeuré seul depuis le départ du Père Pétitot.

Au mois de mars suivant j'obtins de Mgr Faraud qu'il engageât un bon Métis, Antoine Laviolette, que la Compagnie lui céda, pour venir m'aider à bâtir une maison au Fort de Liards. Nous primes des chiens, un traineau, des outils, etc., et suivant l'express nous arrivâmes à temps pour abattre les arbres, les équarrir et les charrier à l'endroit choisi dès le principe pour la mission, à un demi mille environ audessus du fort, juste à la pointe formée par la rivière Noire, qui se jette dans la rivière des Liards. M. MacLean me prêta un de ses hommes, et bientôt le corps de la bâtisse fut debout. Elle mesurait 30 pieds de long sur 25 de large. A l'un des pignons venait s'ajouter une allonge de 10 pieds carrés devant servir de sanctuaire. La charpente était solide; le toit se composait de longues perches se rejoignant de chaque côté sur le faite. Il nous manquait des écorces pour couvrir ce toit, mais les Sauvages nous en fournirent sans y penser. Ils ont coutume de venir, chaque printemps, en canots faits d'une seule écorce d'épinette, ce qui prouve la beauté de ces arbres. De grands saules écartés au milieu, réunis aux deux bouts, auxquels l'écorce est attachée tout du long par de minces racines, forment la charpente; en guise de varangues, de nombreux saules plus petits, se courbant à l'intérieur et dessinant la coque; d'autres écorces tapissent le fond. Ces canots ne servent qu'à descendre le courant et restent sur la grève, abandonnés par les gens qui s'en retournent à pied. Voilà donc ces écorces dont personne ne se servira plus, mais j'en ramasse tant que je puis et les emploie à couvrir ma maison. Dans un des angles du côté de l'oratoire, je dresse une cheminée, la base en pierre et le reste en torchis. Je m'arrangerai avec le commis pour avoir des planches et je posséderai mon chez-moi. Cette construction ne laissait pas les Sauvages indifférents, au contraire, ils désiraient autant que moi voir le missionnaire résider parmi eux. Le ministre protestant n'espérait plus rien de ce côté et il les laissa tranquilles.

La Compagnie avait abandonné le fort de la Grosse Ile et l'avait transporté à côté de notre mission de la Providence. N'ayant plus rien à faire à cette Grosse Ile, puisque les Sauvages n'y allaient plus et venaient au nouveau poste, je me rendis avec les barges à la Rivière au Foin, où l'on avait l'intention de s'établir. Les Sauvages de cet endroit appartiennent à la tribu des Esclaves. Plusieurs d'entre eux avaient visité la mission Saint-Joseph, au Fort Résolution, et y avaient reçu les premières notions de la foi. Mais la plupart des autres me parurent peu disposés à se convertir. Outre les pratiques superstitieuses qu'ils ne voulaient pas quitter, la polygamie et l'habitude de divorcer à volonté ne les disposaient guère à se faire catholiques. Ces obstacles ne pouvaient disparaître tout de suite, et les ministres protestants en suscitèrent de nouveaux. Ils réussirent même à s'y fixer. Nous n'étions pas assez nombreux pour y laisser un missionnaire en permanence, et nous dûmes nous contenter de visites passagères, jusqu'au jour où nous pûmes y établir la mission de Sainte-Anne. Au retour des barges, je fis ma tournée habituelle au Fort Simpson et au Fort de Liards.

J'y retournai en mars, 1869, avec le Frère Boisramé, qui rendit ma maison habitable. Pendant qu'il faisait planchers, portes et fenêtres, on vint m'avertir que dans un camp éloigné de deux jours, un Sauvage malade désirait me voir. Le commis envoyait là quelqu'un avec traineau et chiens pour en amener une charge de viande. Je partis avec lui. Il faisait déjà chaud et je déposai mon capot sur la traine, ne gardant sur moi que ma soutane que je relevai pour marcher plus commodément. Nous eûmes à passer à travers un chemin si étroit et des broussailles si épaises que ma pauvre soutane y subit maints accrocs. Arrivés au camp, on me conduisit à la loge du malade où je devais passer la nuit. Le cas n'était pas grave; aussi se mit-on en frais, pour me traiter noblement. On avait justement tué un ours, très gros et gras, dont la dépouille, suspendue à un crochet et tournant devant le feu, achevait de rôtir, plusieurs chaudières remplies de viande d'orignal s'alignaient près du feu—un festin de Gargantua se préparait en mon honneur; les hommes des loges voisines devaient y prendre part, mais aucune femme ne pouvait y paraître. Défense leur était faite surtout de goûter à la dépouille de l'ours. Le muffle d'orignal leur était également interdit, ainsi que d'autres morceaux de choix, sous des prétextes inventés sans doute jadis par la gourmandise des hommes, mais devenu partout des lois strictement observées. Je profitai de cet usage pour quitter ma soutane et me revêtir de mon grand capot. Je priai les femmes de raccommoder ma pauvre soutane qu'elles emportèrent dans une loge à côté, et nous nous mîmes à table — manière de parler, car on se passe parfaitement de table, chez les Sauvages. On s'assied tout simplement sur les branches de sapin qui couvrent le sol; on eut soin d'y étendre une peau pour moi, et on me servit une assiette chargée d'un énorme morceau de la dépouille de l'ours et de larges tranches de viande d'orignal.

J'en étais estomaqué. Pour qui me prenait-on? J'aurais volontiers jeté tout cela dans le feu, mais je ne voulais pas offusquer mes hôtes, qui me traitaient charitablement comme ils eussent désiré que je les traitasse moi-même, et après avoir dit la prière, je tirai mon couteau de poche, me servis de mes doigts en guise de fourchettes et me taillai de petites bouchées alternativement dans le lard d'ours et la viande d'orignal. Il me fallut bientôt mettre bas les armes, et je me déclarai incapable d'aller plus loin. On voulut bien ne pas insister et l'on eut la bonté de me dire: "La part qu'on t'a faite te reste; si tu ne la manges pas, tu peux la garder et l'emporter chez toi." Je suivis ce conseil. La dépouille d'ours refroidie me parut beaucoup plus appétissante, et le Frère Boisramé en tira un excellent parti pour assaisonner nos repas. Les Sauvages ne perdirent pas courage comme moi et ne s'arrêtèrent que lorsqu'il n'y eut plus rien à se mettre sous la dent. Ces pauvres gens souffrent parfois de la faim, mais quand ils ont la chance de manger à leur appétit, et même au-delà, ils en profitent et se font par là plus de mal qu'ils ne pensent.

Après avoir bien soupé, fumé une pipe, récité le chapelet, chacun se retira. Le malade voulut que je me couchasse à côté de lui, ce à quoi je me résignai, et pendant la nuit un régiment de grenadiers déserta ses quartiers pour envahir mon domicile. Impossible d'échapper à ce fléau, dès qu'on entre en contact avec nos Indiens, dans n'importe quelle mission, mais le Fort de Liards se distingue entre tous sous ce rapport; aussi a-t-il mérité le titre de *Fort Pouilleux*, que nul autre poste ne lui dispute. Le lendemain on me rendit ma soutane, que les femmes avaient raccommodée de leur mieux, je n'en doute pas; mais comme elles n'avaient pas un brin de fil noir, elles se servirent de celui qu'elles avaient, jaune, rouge, bleu et vert. Jugez de l'effet charmant que produisit mon habit chamaré de ces différentes couleurs! Il fallut bien l'endosser tel quel, et comme nous revenions avec une traine lourdement chargée, notre marche assez lente me permit d'éviter de nouvelles déchirures et je rentrai chez moi sans avoir rien perdu des jolis ornements dont j'étais attifé. Le Frère ne put s'empêcher d'éclater de rire en me voyant. "Quel bel oiseau vous faites, mon Père! dit-il. Quel dommage que vous ne puissiez vous exhiber dans cet accoutrement en France ou en pays civilisé! Vous produiriez certainement un effet extraordinaire!" Malgré ces réflexions élogieuses, on ne tarda pas tous les deux à se procurer du fil noir et à remettre ma soutane dans un état plus canonique.

Dans cette visite et ailleurs, je recueillis des renseignements sur les procédés employés par les hommes de médecine. J'ai parlé de la confession qu'ils exigeaient des malades et j'ai essayé d'expliquer l'origine de cette pratique. D'autres non moins curieuses consistent à imposer les mains, à faire des insufflations, etc. Le tambour joue aussi un grand rôle. Ils connaissent aussi les vertus de certaines herbes ou racines, et les prescriptions peuvent certainement produire d'heureux effets. Mais quand la maladie ne cède à aucun de ces moyens, ils ont recours à d'autres tout à fait condamnables. Par exemple, un homme se plaint de douleurs à la tête, à la poitrine ou dans quelque membre. Les remèdes indiqués ci-dessus n'ont rien fait. Il faut se servir des grands moyens, mais le patient devra débourser en conséquence. Alors, le jongleur prend une pierre à feu et pratique une légère incision sur la peau, puis il y met les lèvres et suce avec une telle force qu'à la fin le sang lui remplit la bouche; il le rejette et recommence à sucer et crache continuellement ce sang. Tout à coup il s'écrie: "Ah! je le tiens! Voilà cet animal qui te faisait souffrir! Je l'ai tiré de ton corps et ta guérison est certaine." En même temps il sort de sa bouche une toute petite figure en os, représentant un insecte quelconque. Le fourbe l'y avait introduit avant de commencer ses succions, et la faisait paraître au moment qu'il jugeait favorable. Les pauvres Sauvages, à la vue du sang, au bruit du tambour qui ne cessait de battre, à l'aspect de ce jongleur hideux comme un vampire, n'hésitaient pas à croire à la réussite de l'opération, ainsi que je les ai entendus souvent l'assurer. Un charlatan habile trouvera toujours des dupes parmi ces peuplades incultes. Je ne m'arrêterai pas à décrire les autres cérémonies plus ou moins ridicules mises en usage par ces hommes de médecine. Ils savaient que le missionnaire projetait de la clarté dans leurs ténèbres et que le nombre des dupes dimnuerait chaque jour, ainsi que leurs profits. Cela explique suffisamment leur attitude hostile envers la religion catholique.

Heureusement que mes Sauvages montraient de plus en plus le désir de s'instruire. Afin de les aider, je me servis d'un procédé que Mgr Faraud m'avait enseigné. Je pris des feuilles de papier et les couvris d'hiéroplyphes plus ou moins bizarres, dont chacun représentait un membre de phrase du *Pater*, de l'*Ave* et du *Credo*, et j'en distribuai à tout le monde. On ne peut s'imaginer les progrès rapides que mes élèves firent par ce moyen. A des gens qui n'ont jamais exercé leur mémoire, y loger quelque chose leur demande des efforts incroyables, et j'ai vu beaucoup d'hommes et de femmes suer à grosses gouttes, et cela pendant plusieurs jours, avant d'avoir appris seulement le signe de la croix. Combien longtemp me suis-je égosillé à leur crier à tue-tête les prières du chapelet sans obtenir de résultat satisfaisant! L'Indien, comme on sait, est doué d'une ouïe délicate, d'une vue perçante, et il s'en sert merveilleusement, dans ses expéditions de chasse. Le moindre indice lui fait découvrir la piste des animaux. Au milieu des forêts, loin de sa demeure, là où des blancs se perdraient infailliblement, il n'éprouve aucun embarras, il s'oriente avec une sûreté incroyable et retourne chez lui en ligne droite, tout comme le pigeon regagne son colombier. Mais dès qu'il s'agit d'apprendre par coeur des leçons étrangères à ses habitudes, cela lui demande des efforts persévérants. Avec mes bienheureux hiéroplyphes ce travail leur devint beaucoup plus facile. Mes papiers ne sortaient plus de leurs mains; j'allais de l'un à l'autre, les faisant lire à chacun en particulier, et tous en même temps fixant les yeux sur leur feuille, suivaient ma leçon. Aussi le papier s'usa rapidement. Alors ils m'apportèrent des morceaux de parchemin ou de peaux d'orignal sur lesquels j'écrivais les mêmes hiérogIyphes. Ils les ont gardés jusqu'à ce qu'on leur fournit des livres en caractères syllabiques.

(*A suivre*)

Les familles ontariennes sont contaminées par l'immoralité

London, 5. — Le mouvement en faveur d'une cour de divorce dans la province d'Ontario s'appuie sur les faits les plus déplorables. Les raisons apportées par les tenants du mouvement mettent en lumière la corruption et l'immoralité qui contaminent un grand nombre de familles ontariennes. Les soldats de retour du front et plusieurs épouses d'anciens combattants sont victimes de cette corruption qui semble être dans cette province à l'état épidémique tant le mal est signalé de toute part. La division des familles paraît si grande que le nombre des pétitionnaires en faveur de l'établissement d'une cour de divorce dans la province augmente tous les jours.

Les pétitions envoyées au gouvernement fédéral pour appuyer le mouvement citent de ces cas pitoyables. Des soldats de retour de la tranchée reviennent dans leur foyer que leur épouse a quitté. Des enfants en bas âge sont ainsi abandonnés par des mères insoucieuses des devoirs qui leur incombent. Dans d'autres cas ce sont les mères qui se plaignent de l'infidélité de leur mari revenu du front avec une femme épousée en Angleterre ou en France. Le mal est beaucoup plus grand que l'on ne l'a cru jusqu'ici car la liste des victimes est déjà longue et ne semble pas close. Les avocats sont assiégés de demandes de divorce de gens qui prévoient l'établissement d'un tribunal du divorce.

Hier encore le major G.-N. Andrews partait de London pour Ottawa avec une pétition en faveur de l'établissement d'une cour de divorce signée par 117 personnes dont 87 hommes et 30 femmes. La pétition se lit comme suit:

Au Sénat et à la Chambre des Communes du Canada.

La pétition des signataires, tous signataires de la ville de London, démontre:

1o. Que vos pétitionnaires ont été abandonnés par leur épouse ou époux et que celuici vit en séparation.

2o. Que nous sommes pour la plupart soldats de retour ou femmes de soldats et que nous avons vécu heureusement avant la guerre et que notre vie aurait continué ainsi, ne fût-ce de la séparation causée par la guerre.

3o. Que nous sommes jeunes et capable de remplir les devoirs qui nous incombent.

4o. Que plusieurs d'entre nous déplorent le fait que le divorce n'est aujourd'hui à la portée que d'une seule classe: les riches, et sont dans l'impossibilité de remédier à leur triste situation.

5o. Que vos pétitionnaires ont été grandement surpris de voir le parlement rejeter le projet de loi en faveur de l'établissement d'une cour de divorce dans cette province et croient que c'est une injustice faite à ceux qui ont fait d'immenses sacrifices pour la cause suprême.

6o. Vos pétitionnaires déclarent que les efforts de ceux qui sont opposés à cette cour sont inspirés par le désir de maintenir cette province dans l'esclavage des conventions et les préjugés religieux que tout état avancé dans la civilisation doit repousser. Nous vous prions de n'être pas dupes de ces préjugés et nous espérons que vous croirez opportun, juste et nécessaire de passer sans délai une loi établissant une cour de divorce telle que demandée par cette pétition."

Daté à London, Ont., le 21 mai 1920.

Signé par 117 personnes.

Cette pétition ajoute que plusieurs (many persons amongst us like others) se voyant délaissés par leur mari ou leur femme, ont contracté des mariages libres. Cette pétition, tout en révélant la corruption qui s'attaque à la population ontarienne, dénote l'attitude morale de cette population qui ne voit son salut que dans une corruption encore plus grande.

Les termes "l'esclavage des préjugés religieux et des conventions" sont à noter.

A l'infirmerie.

—Allez-vous bien à la selle?

—M'sieu le Major, je n'en ai pas l'habitude, vu que j'suis dans l'infanterie.

Les Sinn Feiners comptent un comté de plus à leur influence

Belfast, Irlande, 4. — Les résultats des élections de comté et de district sont que les Sinn Fein-Nationalistes, ont obtenu le contrôle du comté de Tyrone pour la première fois. Ce même parti a conservé ses possessions dans le comté de Fermanagh, par une majorité de 559.

Cette élection a suscité un vif intérêt un peu partout, précisément en raison du fait que ces deux comtés sont situés en-deça des limites territoriales de l'Ulster, stipulées dans le bill irlandais. A l'occasion on a eu recours à plusieurs des anciens trucs électoraux. Une femme s'est déguisée en vieille et s'est présentée pour voter. Elle a voté au nom de sa mère. On dit qu'une autre a voté sept fois. Ce qu'il y a d'intéressant dans cette élection du nord de l'Irlande, est l'ascendant auquel les Sinn Fein sont parvenus sur les partisans de Redmond.



LE SEL

Le sel ordinaire (chlorure de sodium) joue un rôle important dans l'alimentation de la plupart des animaux de la ferme. On apprécie d'autant mieux ce rôle quand on sait que les fluides du corps contiennent une plus grande quantité de sel que de tout autre minéral. Le sel ne donne pas directement de l'énergie au corps, comme une nourriture consommée, mais il est indispensable pourtant pour sa bonne nutrition. Il exerce une action physiologique, stimule l'appétit, et augmente le succulence de bien des aliments. Il stimule également la sécrétion des sucs digestifs, la circulation des fluides du corps, et prévient les troubles digestifs.

De tous les animaux de la ferme—cheval, vache, mouton et porc — ce sont les porcs qui ont le moins besoin de sel; c'est sans doute parce que leur alimentation se compose principalement de grain tandis que les aures animaux consomment de grandes quantités de fourrages, qui contiennent moins de sel. Une trop forte ration de sel dérange l'estomac et les intestins des porcs; il en résulte des gaz, de la diarrhée, des convulsions, de la paralysie, suivie souvent de la mort. Il est indispensable cependant de mettre du sel à leur portée. Le meilleur moyen est de tenir devant eux en tout temps, dans un récipient couvert, si l'on est en plein air, un mélange de sel, de charbon de bois, de chaux éteinte à l'air, de poudre d'os et de cendre de bois ou de scories de charbon mou.

Le sel est très nécessaire aux moutons. Là encore, le meilleur moyen est de le tenir en tout temps devant eux. Une distribution irrégulière provoque la diarrhée. Les moutons qui reçoivent le sel restent en meilleure santé et peuvent mieux résister aux attaques de la maladie ou des parasites internes. D'ailleurs, les moutons ayant une bonne ration de sel ont une toison plus lourde et de meilleure qualité que ceux qui n'en reçoivent pas.

Les vaches ont besoin d'une plus forte ration de sel à cause de leur taille d'abord et aussi parce qu'elles donnent tous les jours de grosses quantités de lait, qui contiennent de fortes quantités de sel. Pour les vaches qui restent à l'étable, on recommande de donner jusqu'à 2.5 onces par jour. Mais parce qu'une vache ne donne pas une quantité abondante de lait par jour, qu'elle soit tarie et en gestation, il ne faut pas en conclure qu'elle n'a pas besoin de sel; au contraire, il lui en faut même encore plus. Les vaches au pacage n'ont pas besoin d'avoir autant de sel que celles qui sont à l'étable; la quantité varie suivant la nature du sol et la végétation. Le meilleur moyen est d'en mettre une provision devant elles en tout temps. On peut se servir de sel gemme ou de sel moulu. Quel qu'il soit, il faut le mettre dans un récipient à l'abri de la pluie. Les jeunes animaux qui profitent ont généralement besoin d'une plus grosse quantité de sel que les animaux adultes.

Les chevaux ne peuvent pas non plus se passer de sel. Ils en exigent une distribution régulière. Le meilleur moyen est de mettre à leur portée un bloc de sel gemme, dans un coin de la mangeoire. Les chevaux soumis à des travaux pénibles exigent plus de sel que ceux qui ne font rien ou qui ne font qu'un travail léger. On recommande ordinairement une ration de deux onces par jour.

Geo.-W. MUIR,
Adjoint à l'Eleveur du Do
Adjoint à l'Eleveur
du Dominion.

Les Poudres de Miller contre les vers ne faillissent jamais. Elles attaquent immédiatement les vers et les chassent de tout l'organisme. Elles sont complètes en elles-mêmes non seulement comme destructeur des vers, mais comme tonique de l'enfant, mettant fin à l'indigestion et rendant la santé à tout l'organisme. Sans cela l'enfant ne saurait croître vigoureux et sa constitution s'affaiblirait.

Nos belles forêts ravagées par le feu

St-Jean, N.-B., 1. — Le petit village de St-Quentin dans le comté de Restigouche, Nouveau-Brunswick, fut presque entièrement détruit hier par le feu de forêt qui depuis dix jours consume tout dans le comté de Restigouche. Saint-Quentin comptait environ 2,000 habitants et était le centre de l'industrie du bois et de la pulpe.

Le feu qui causa des pertes d'environ un million se déclara d'abord dans les cours de bois de J.-E. Michaud, apporté par des tisons ardents emportés de la forêt par le vent. Le feu s'est épuisé en brûlant 65 demeures, trois scieries et deux hôtels, la station de chemin de fer, la banque provinciale et plusieurs places d'affaires.

Population dépourvue

Environ mille personnes, soit la moitié de la population, restaient sans toit ni objets personnels sauf ce qu'ils portaient sur eux. On expédia des trains de secours de St-Léonard et de Campbelton afin de transporter les dépourvus aux grands centres où l'on pouvait pourvoir à leurs besoins. Il n'y eut pas de pertes de vie.

Outre la destruction de demeures et de places d'affaires, une grande quantité de bois fait, de pulpe et de wagons sur les gares d'évitement, fut la victime des flammes. Cependant la situation quant aux feux dans le Nouveau-Brunswick s'est améliorée sensiblement d'après le forestier Prince. On rapporte que la plupart des feux qui ravageaient le Restigouche sont à s'éteindre.

Le vent propage

Amherst, N.-E., 1. — Les feux de forêt sur la rivière Hébert continuent de ravager le district sans ralentir sensiblement leur marche. Le vent a changé et l'élément destructeur s'attaque maintenant à une région qui renferme des milliers de pieds de bois. Des centaines de mineurs de Joggins sont à combattre les flammes nuit et jour. Ils ne peuvent pas contrôler le feu mais ils ont réussi à sauver un grand nombre de demeures et les scieries de la rivière Hébert ainsi que le bois fait. Les flammes avaient aujourd'hui détruit le bois sur une longueur de huit milles. Les pertes ce soir se chiffrent à audelà d'un quart de million de dollars.

Comfort pour les dyspeptiques. — Aucun mal n'est aussi harassant et déprimant que la dyspepsie qui provient du mauvais fonctionnement du foie et de l'estomac. On doit plaindre la victime de ce mal. Cependant il peut trouver un prompt soulagement dans les Pilules Végétales de Parmelee, préparation qui doit sa réputation à des années de succès. Beaucoup de pilules sont réputées ce qu'il y a de meilleur, mais aucune ne peut entrer en ligne de comparaison avec celles de Parmelee.

Autour de la Ferme

Si nous voulons durer et survivre au Canada, si nous voulons devenir un facteur économique de plus en plus important, il importe que tous fassent leur la parole de Mgr Laflèche, le grand colonisateur: "Emparons-nous du sol".

LE FOIN.

Les provinces de l'Ouest ne produisent pas de foin. "Le foin sauvage n'est rien, puisqu'il disparaît avec la culture." Cependant il n'y a pas d'endroit que je connaisse, au Canada, qui soit plus propre à l'élevage des bêtes.

Ceci semble contradictoire... et pourtant! Le cultivateur qui possède 200, 300 ou 400 acres, je ne dirai pas qu'il peut, mais qu'il lui est très avantageux pour refaire son terrain d'en réserver, en faisant rotation, une grande partie en pâturages, luzernières, champ de blé d'Inde, soleils, et les terrains plus sales en fourrages verts.

Les pâturages sont faciles à faire. Le Western Rye Grass est, je crois, le plus employé, et donne grande satisfaction. Ce terrain, couvert d'animaux pendant 2 ou 3 ans, redevient presque une prairie vierge. Remis en culture, ce terrain ne poudre pas et donne des récoltes qui font rappeler les premières années.

—Sans doute, ceci est connu; mais comment hiverner les animaux?

—Mais ne dites pas cela, mon ami. Vous êtes arriéré de 30 ans... à cette époque où nous n'avions pas d'eau dans les prairies. Ce problème de l'eau est si bien résolu, au Manitoba, qu'un fermier de la prairie se procure l'eau au moyen de lacs artificiels, aussi facilement que l'habitant des bords des rivières. L'eau est maintenant à notre disposition, et voilà que le foin de prairie manque! Et tant mieux. J'avoue que le cassage de nos prairies ouvrait devant nous un nouveau problème: celui de trouver du fourrage.

La luzerne, qui engraisse et défonce notre sol, donne bien, et pendant de longues années, deux et trois tonnes à l'acre. Quel cultivateur n'en peut pas semer au moins une vingtaine d'acres? Ce serait 40 à 60 tonnes de luzerne à couper au hache-paille, avec autant de tonnes de paille, et cela au moins de 80 à 160 tonnes de bon fourrage coupé qui vaut bien le mil, pour les chevaux, et bien mieux pour les vaches. C'est bien déjà assez pour satisfaire les plus exigeants. En outre de ce fourrage coupé, je conseillerais à chaque cultivateur d'avoir deux silos: un pour être rempli de blé d'Inde et le second de fourrage vert.

—Pourquoi deux silos?

—Oui, deux silos, et bien remplis donc! Imaginez donc la richesse d'un cultivateur qui aurait 120 tonnes de luzerne mêlée de paille hachée; en plus 80 tonnes de blé d'Inde en silo et autant de fourrage vert. Messieurs, il n'y aurait plus de pauvres gens.

Tous savent que ceci se pratique en certains endroits et qu'il serait très facile à tous d'enfaire autant. Seulement il faut s'y mettre!

N.-C. JUTRAS, ptre.

La populace force la police

Windsor, 1. — Une foule de quatre à cinq cents personnes composée de vétérans a entouré l'hôtel de ville où se trouvent les quartiers généraux de la police le samedi soir, et a demandé la mise en liberté de Fred McLean, un vétéran, qui avait été arrêté antérieurement par l'agent Murray, sur accusation d'ivresse et de désordre. D'abord la police refusa. La foule brisa les vitres de plusieurs fenêtres et devint si menaçante que la cellule fut ouverte et McLean remis en liberté. Plusieurs des individus qui ont aidé à la mise en liberté de McLean se sont rendus à la maison de l'agent Murray et demandèrent à le voir. Celui-ci sortit tenant à la main un revolver et ordonna aux intrus de se tenir dehors, qu'il tuerait le premier qui tenterait d'entrer dans sa maison.

Une assemblée de la commission de la police a été convoquée pour aujourd'hui pour faire enquête. Cette affaire est, au dire des autorités, le résultat d'une agitation lancée par un vendeur de boisson récemment arrêté et vertement condamné. Un fonctionnaire éminent a déclaré aujourd'hui que la mise en liberté du prisonnier était la plus grande faute que l'on ait commise.

L'épouvantail des milliards

C'et le titre d'une jolie brochure que viennent de publier conjointement la Banque Nationale, la Banque Provinciale du Canada et la Corporation des Obligations Municipales Limitée.

La brochure résume la position actuelle de la France après la guerre, et dépeint notre ancienne mère-patrie au point de vue financier, avec une exactitude qui fait honneur à l'esprit d'entreprise des trois institutions financières canadiennes-françaises.

Cette brochure comporte en même temps un aperçu sur la position financière du Canada et des Canadiens.

Ceux qui ont des placements à faire et qui veulent se renseigner sur la situation financière actuelle de la France feraient bien de demander cette brochure, qui lur sera envoyée sur demande et gratuitement.

Le texte est de la plume alerte de M. Ulric Barthe, et les renseignements qu'il donne dans sa brochure sont basés sur les données les plus récentes.

La demande d'exemplaires peut être adressée à l'une des trois instiutions financières indiquées ci-haut.

Reçuis sur la ferme. — Tout fermier et tout éleveur de bétail doit avoir une provision de l'Huile Electrique du docteur Thomas, non seulement comme remède de famille, mais aussi parce que c'est un remède très puissant pour les animaux. Comme substitut aux "sweet oils" pour les chevaux et les vaches, on ne peut rien trouver de mieux que cela.

COURS DU GRAIN

Cours fourni par le Comptoir Agricole

LUNDI, LE 7 JUIN

BLE	
No 1 Nord déchargé	$2.15
No 2 Nord déchargé	2.12
No 3 Nord déchargé	2.08
No 4 Spécial	2.02
No 5 Spécial	1.91
No 6 Spécial	1.81
Track	2.15
Rejeté No 1	2.04
Rejeté No 2	2.01
Rejeté No 3	1.96
"Smutty" No 1	2.06
"Smutty" No 2	2.03
"Smutty" No 3	1.99
AVOINE	
No 2 C. W., déchargé	$1.26
No 3 C. W.	1.26
Fourrage, Extra	1.26
Fourrage 1	1.25
Fourrage 2	1.24
Track	1.22
ORGE	
No 3 C. W.	$1.88
No 4 C. W.	1.64
Rejeté	1.59
Track	1.67
LIN	
No 1 C. W., déchargé	$4.42½
No 2 C. W.	4.38
No 3 C. W.	3.86
Rejeté	3.41
Track	4.42½
SEIGLE	
2 C. W.	$2.25

"Déchargé" veut dire déchargé à l'élévateur terminus à Fort William et Port Arthur.

La cote pour le grain "tough", "rejeté", "smutty" est pour ce grain déchargé.

BETAIL

LUNDI, LE 7 JUIN

"Steers."—	
Excellent	$16.00—$18.00
Bons	$12.00—$13.00
Ordinaires	$9.00—$11.00
Feeders"—	
De choix	$10.00—$10.50
Bons	$9.00—$10.00
"Stockers", "Steers" et taures.—	
De choix	$9.25—$10.25
Bons	$7.50—$9.00
"Bulls".—	
Bons	$9.00—$12.00
Ordinaires	$7.00—$7.50
Taures: De boucherie.—	
Excellentes	$14.00—$1[illegible]
Bons	$10.00—$1[illegible]
Veaux.—	
De choix	$15.00—$1[illegible]
Bons	$12.00—$1[illegible]
Cochons.—	
Choix	$22.00—$2[illegible]
Lourds	$20.00—$20.00
Légers	$20.00—$20.00
Vaches de boucherie.—	
De choix	$12.00—$14.00
Bonnes	$9.50—$12.00
Moyennes	$8.00—$9.00
"Canners" et "cutters"	$3.50—$5.50

PRODUITS

Prix du gros

Oeufs.—	
Du "jobber" au détailleur—	
Frais, pondus	$ .40—$ .43
Beurre.—	
Crèmerie. Aux détailleurs	$ .59—
De ferme. Aux cultivateurs	$ .35—$ .40
Légumes.—	
Patates. Le minot, détail	$4.00
Lot de 5-10 minots	$3.50
Navets. Le cent	$4.00
Carottes. Le cent	$7.00
Betteraves. Le cent	$4.00
Choux. Le cent	$5.00
Oignons. Texas	$4.50
Pommes de la C.-Brit. La boîte	$4.50
Farine—	
Conformément à l'arrêté gouvernemental. Comptant aux marchands de la ville.	
Five Roses. aSc de 98 liv.	$7.40
Five Roses. 2 sacs de 49 liv.	$7.50
Five Roses. 4 sacs de 24 liv.	$7.60
Purity Sac de 98 livres	$7.40
Purity. 2 sacs de 49 livres	$7.50
Purity. 4 sacs de 24 livres	$7.50
Royal Household. Sac 98 liv.	$7.40
Royal Household. 2 sacs de 49	$7.50
Royal Household. 4 sacs de 24	$7.60
Maple Leaf. Sac de 98 liv.	$7.40
Maple Leaf. 3 sacs de 49	$7.50
Maple Leaf. 4 sacs de 24 liv.	$7.60
Farine de seigle—	
Seigle blanc, 98 livres	$6.50
"Straight". 98 livres	$6.25
Seigle brun, 98 livres	$5.00
Gruau de seigle, 98 livres	$5.50
Gruau d'avoine	$4.45—$4.70
Alimentation—	
	Son — Gru
Winnipeg	$48.00—$5[illegible].00
(Domestique, f.o.b. Winnipeg.)	

Foin—

Note.—Marché très instable. Peu de "Timothy" à cause de la grande demande dans l'Ouest. Le marché est très instable pour les autres genres de foin.

"Timothy" No 2	$40.00
"Timothy" No 3	$38.00
"Red Top" No 1	$34.00
"Red Top" No 2	$32.00
"Upland" No 1	$34.00
"Upland" No 2	$32.00
"Midland" No 1	$30.00

Peaux.—

Marché instable et prix varient beaucoup en peu de temps.

No 1. Vertes et salées. Vaches et taureaux. Tous poids	$ .16—$ .18
No 1. Vertes et salées. "Bulls"	$ .16
Vaches et taureaux. Vertes et salées Marqué au côté	$ .17
Peaux No 2. 1 sou de moins la livre.	
Peaux vertes gelées. 2 sous de moins la livre.	
No 1. Veau. Vertes et salées	$ .30
No 1. Vertes et salées. Jeunes veaux (kips) 15 à 25 liv. Comme les peaux.	
"Deacons". Moins 8 livres. Très jeunes veaux ou mort-nés	$1 à $1.50
Peaux de cheval. Vertes et salées. Chaque	6.00 à $7.00

Hâtez-vous d'expédier

Peaux séchées.—	
Bouchers	$ .30—$ .3[illegible]
Peaux salées séchées. Toutes les pesanteurs	.28— .30
Peaux de chevaux et mules	2.00— 5.00
Suif.—	
No 1	$ .09
No 2	.08
Gras	.05

TRIBUNE LIBRE

Monsieur le directeur
de la *Liberté*.

"Ne considérez pas ce qui suit comme un désir de me [illegible] ou de poser au philosophe ou de prétendre être en mesure de résoudre le problème qui bafoue les plus brillantes intelligences, à savoir: les relations qui devraient exister entre le Capital et le Travail."

Ouvrier moi-même, mes sympathies tendent naturellement vers la classe à laquelle j'appartiens. Des extrémistes dans la classe ouvrière, il y en a malheureusement, mais je crois pouvoir dire que la grande majorité d'entre nous avons des aspirations bien limitées. Ce que des millions d'ouvriers désirent, c'est de pouvoir subvenir aux besoins matériels et moraux de leurs familles, afin qu'à l'entrée dans la vie leurs enfants soient en position de gagner honorablement leur vie et d'être autant que possible sur un pied d'égalité avec leurs frères plus fortunés, les riches.

La question capitaliste et ouvrière, en ces temps si tumultueux, doit être traitée avec calme et modération. Inutile d'attiser les passions, de faire naître les haines et creuser le gouffre déjà béant qui sépare le Capital du Travail. D'ailleurs le Travail serait le premier à en souffrir.

Il n'y a aucun doute que la charité chrétienne, pratiquée par toutes les classes, serait le seul remède efficace. Mais la question est celle-ci: Qui devrait faire le premier pas, du Capital ou du Travail, qui devrait tendre la main à l'autre? Après le traitement que le travail a subi aux mains du Capital durant ces derniers siècles, après les promesses trompeuses et hypocrites dont il fut victime, il ne voit que pièges et embuscades. Pour faire renaître chez lui la confiance, il faudrait de la part du Capital un geste franc et vraiment généreux.

Si la situation d'avant-guerre n'était pas aussi aiguë qu'aujourd'hui, était-ce dû au fait que le Capital faisait preuve de charité chrétienne? Non, mais parce que le Travail courbait la tête, se soumettant sans murmurer, à tous les outrages; et aujourd'hui, à la faveur du bouleversement général, il croit, à tort ou à raison, l'heure sonnée pour lui de revendiquer les droits que des siècles de patience et de soumission n'ont pu lui procurer.

Pratiquer la charité chrétienne c'est admirable, pourvu qu'elle ne devienne pas synonyme de servitude. Si la Serbie eut, au nom de la charité chrétienne, avalé sans sourciller l'ultimatum arrogant des empereurs d'Allemagne et d'Autriche, la guerre, pour un temps du moins, aurait été évitée, mais à quel prix? Au prix de son honneur, de son influence, peut-être de son existence nationale.

Nous, Canadiens-français catholiques, chrétiens, charitables, pourrions bien abandonner nos luttes. Oui, mais quel en sera le prix?

Allons plus haut, beaucoup plus haut. Notre-Seigneur Jésus-Christ, d'une charité infinie, ne chassa-t-il pas les vendeurs qui violaient son Temple?

La *Liberté*, dans un article de rédaction, la semaine dernière, mettait en garde ses lecteurs québecois contre les amitiés soudaines, les affections débordantes des Ontariens, indiquant, avec raison, qu'il peut y avoir piège sous ces dehors de bonne camaraderie, ces changements inopinés. Eh bien, faisons jouer à Ontario le rôle du Capital et à Québec celui du Travail, et nous nous trouvons face à face, sur une plus petite échelle, avec la situation entière.

Le Travail a subi trois évolution distinctes. De l'esclavage il passa au système féodal et de là au système actuel. En ce qui concerne l'ouvrier du continent américain, il en est à cette dernière étape, mais dans bien d'autres pays d'où furent arrachées les tiges autocrates qui prirent racine sur notre sol, le Travail n'a pas évolué avec la même rapidité.

En Angleterre, par exemple, le cultivateur n'est ni plus ni moins qu'un serf camouflé en locataire payant ses respects et son argent au Lord. S'il nous était donné de percer les mystères des *slums* de Londres, de dépouiller l'histoire de ces déchets, de ces débris humains broyés de génération en génération, que de crimes ne retracerions-nous pas à la porte du Capital.

Ici même, en Amérique, il y a à peine quelques années, après une lutte acharnée, l'ouvrier n'a-t-il pas été obligé de porter sa cause devant les plus hauts tribunaux des Etats-Unis pour être reconnu par le Capital, non pas comme une commodité, une machine, mais comme un être humain? Avant cela on ne lui faisait même pas l'honneur de le classer parmi les bêtes de somme. La loi rédigée par les unions ouvrières, loi humanitaire s'il en fût jamais, qui était d'interdire au Capital l'emploi d'enfants âgés de 8, 9 ou 10 ans, fut combattué à coup de millions. Ces enfants encombroient les manufactures de toutes sortes et même les houillières. Combien de jeunes filles, confiantes et pures, jetées dans les bureaux du Capital avec des rémunérations variant de $2 à $3 par semaine, payèrent, au prix de leur honneur, les $2 ou $3 nécessaires à leur subsistance, pour retomber meurtries dans nos maisons de désordre?

Combien de cas plus terribles, si possible, je pourrais citer. Loin d'essayer de calmer la tempête qui gronde, nos gouvernants semblent s'ingénier à exaspérer l'ouvrier. La loi de prohibition ne favorise-t-elle pas le riche en lui permettant de remplir ses caves, tandis qu'elle refuse au Travail le privilège de prendre un verre de bière après sa journée de labeur? Cette autre loi sur l'observance du dimanche qui est pour l'ouvrier le seul jour durant lequel il puisse se recréer, n'enfreint-elle pas sur ses libertés? Dans cette oisiveté forcée le Travail nourrit ses griefs, alimente son cerveau dans la pourriture des pamphlets révolutionnaires, et devient pour le rouge ou l'anarchiste une proie facile.

Retourner aux conditions d'avant-guerre en ce qui a trait au traitement qu'il recevait alors, non pas dans un sens pécunier, mais un sens humanitaire, serait pour lui un mouvement par trop rétrograde. Ses plaies ne sont pas encore cicatrisées. Il a vivide dans la mémoire le souvenir des luttes, des misères passées. Voilà pourquoi, afin d'éviter de retomber dans cet ancien état de choses vers lequel le Capital semble vouloir le pousser, le Travail se cramponne à de malheureuses innovations et est apte à se livrer à des excès, tel le cas de ces plombiers exigeant $12 par jours.

A quelques exceptions près, les ouvriers sont complètement d'accord avec M. Moore, qui dit que les salaires élevés, les heures d'ouvrages moins longues, ne sauraient remédier à la situation. Le Travail a pu s'en rendre compte par expérience. Ses demandes d'augmentation de salaire de 10 ou 15 pour cent sont escomptées à l'avance par le Capital, et au lieu d'une augmentation sur le coût de la vie de 10 ou 15 pour cent, on nous en sert une de 20 ou 25 pour cent, et ce avant que les nouvelles échelles de salaire aient été adoptées.

La mobilisation de plusieurs millions d'hommes employés à détruire durant cinq ans a eu un effet formidable sur la production, mais ne perdons pas de vue que la loi de l'offre et de la demande, avec laquelle on a si longtemps berné le travail, ne sert plus aujourd'hui, comme le faisait remarquer la *Presse* de Montréal, dans un article de fond, qu'à faire toucher du doigt toute la malfaisance de cette théorie. Elle ajoute que les unions ouvrières se sont formées pour combattre cette théorie.

En effet la demande est à peine dessinée que le prix monte. A Toronto, dès que le mouvement en faveur des salopettes a semblé être en marche, leur prix monta de 75 sous à $2.25, avant même qu'une seule demande ait été faite. Si, à cause de la rareté du sucre, il nous est impossible de s'en procurer une livre à 10 sous, pourquoi le pourrions-nous à 20 sous? C'est que la raréfaction est factice. D'ailleurs les manufacturiers ont toujours en entrepôt des matières brutes les mettant en position de faire face à la demande, si grande soit-elle, pour des périodes variant d'un à cinq ans.

Avant la guerre, notre boeuf canadien se détaillait, sur les marchés de Londres, à un prix moins élevé que sur les marchés américains, après avoir été surchargé de taux de transport et peut-être avoir passé entre les mains d'un ou deux intermédiaires supplémentaires qui n'étaient pas sans prendre leurs profits.

En Europe des coopératives se sont formées pour la confection du vêtement, lequel est vendu à une réduction de 30 ou 40 pour cent sur le prix courant, cela en payant aux employés les salaires unionistes et en encaissant de jolis bénéfices.

Une réduction de 10 pour cent sur le coût de la vie, non pas une réduction éphémère, une réduction de quelques heures, mais une réduction stable, serait accueillie avec plus de joie, dans le monde ouvrier, qu'une augmentation de salaire de 20 pour cent.

Le capitaliste qui risque une certaine somme d'argent dans une entreprise à droit à un salaire équitable comme tête dirigeante de l'industrie, et en outre à un pourcentage raisonnable sur le capital en jeu. Là s'arrête ses droits. Naturellement ce pourcentage devrait être assez élevé pour attirer d'autres capitaux dans de nouvelles industries; car, comme le fait remarquer la *Liberté*, le Travail a besoin du Capital.

Les dernières enquêtes ont démontré que des capitalistes recevaient du 50, 100 et même 200 pour cent sur de fausses valeurs, sur des capitalisations frauduleuses. En un mot ils retiraient ces gras dividendes sur un capital qui n'avait jamais existé. L'ouvrier, par charité chrétienne, doit-il fermer les yeux sur ces abus? Non.

Le Capital s'est toujours montré l'agresseur et il faudrait, comme je le disait tout à l'heure, de sa part un geste franc et des concessions généreuses pour désarmer le Travail.

Il y a dans notre classe, comme il y a probablement dans les autres classes, des *rouges*, des anarchistes, des bolchevistes (chez nous ils sont ainsi dénommés), ce qui est regrettable, mais la masse ouvrière est saine et généreuse; et cette masse verrait-elle, de la part du capital, un désir sincère de cimenter la bonne entente, qu'elle en aurait bientôt fait de ces exaltés qui tentent de l'entraîner à sa perte. Alors la nation prendra vigueur, la prospérité naîtra. Je dis "naîtra" à dessein, car jamais le pays entier ne fut prospère.

Lorsque nos Ministres des Finances, tambour battant, publiaient des statistiques merveilleuses sur notre état financier, notre commerce, notre prospérité, ces chiffres étaient puisés aux sources capitalistiques. On faisait fi des milliers de consomptifs pressés par la faim, dans les filatures malsaines ou des abrutis ensevelis dans les houillières, ou encore du fermier crevant sous le fardeau des hypothèques. On s'adressait aux barons de l'industrie, aux rois de la finance.

Pardonnez-moi, Monsieur le Directeur, d'avoir abusé de votre patience. Mais cette cause je le répète, me touche de bien près, et comme bien d'autres je voudrais voir ces nuages sombres se disperser, mais non pas au détriment d'une seule classe.

Un CANAYEN.

SIX FIDELES SERVITEURS

Le fameux poète, Rudyard Kipling, a écrit ce qui suit: "J'ai six fidèles serviteurs. (Ils ...

... quoi, Quand, Comment, Où et Qui." Les mêmes six fidèles serviteurs vous apprendront aussi tout ce que vous devez savoir. Quoi? L'Elixir Américain de Vin Amer de Triner. Pourquoi? Parce qu'il est le meilleur remède de l'estomac. Quand? Avant les repas et au coucher. Comment? Selon les directions de l'étiquette de la bouteille. Où? Chez votre pharmacien ou votre marchand de remèdes. Qui? Joseph Triner Company, succursale canadienne, 852 rue Main, Winnipeg, Man. Il garantit la pureté, l'uniformité, la qualité de ce remède, de même que des autres remèdes de Triner: le Tonique Amer Angelica de Triner, qui rend l'énergie et stimule le système nerveux, le Liniment de Triner contre la neuralgie, le rhumatisme, le lumbago, etc., l'Antiputrin de Triner, gargarisme très effectif de la bouche et très utile pour les pansements, etc.

LE MINISTRE DE L'AGRICULTURE MEURT SUBITEMENT



L'honorable Valentine Winkler, Ministre de l'Agriculture, est décédé presque subitement hier après-midi, à l'hôpital de Morden. Il s'était senti indisposé un peu auparavant, mais rien ne faisait prévoir un dénouement aussi soudain.

Un lieutenant au fusilier Pitou:

—Où allez-vous?

—Je n'en sais rien, lieutenant.

—Bien alors, retournez au quartier, ça vous fera un point de direction.

NOUVEAU LEVITE

Dimanche matin, en la chapelle du Petit Séminaire, Sa Grandeur Mgr. Béliveau conférait la prêtrise à M. l'abbé N. Bellavance. Les Forestiers Catholiques y assistaient en nombre. Après son ordination, le nouveau prêtre reçut les hommages et les félicitations de ses nombreux amis.

"LE MALADE IMAGINAIRE"

Les billets pour la séance du 24 juin, jour de notre fête nationale, à Saint-Boniface, sont en vente à la maison Vaupoulle et chez M. M. Sabourin, agent de compagnie de chemin de fer, sur la rue Provencher.

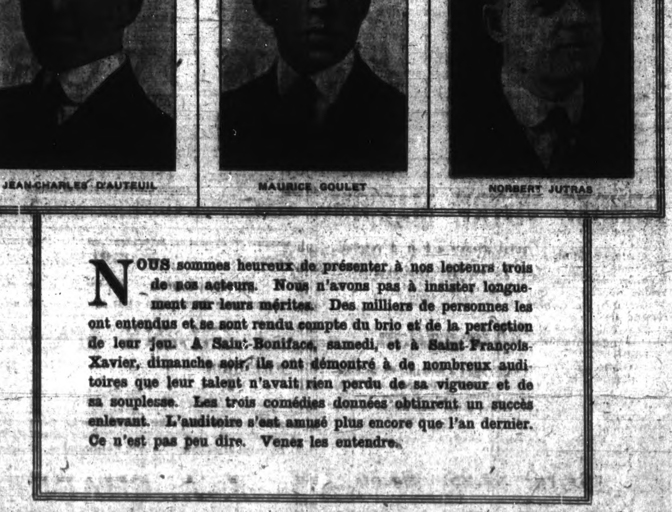
Vous ferez bien de retenir vos billets à l'avance. Sièges réservés, 75 sous. Entrée, 50 sous.

Londres, 1. — Les rumeurs d'une révolte qui serait sur le point de se déclarer circulent à Berlin et on désigne Potsdam comme le centre du nouveau mouvement révolutionnaire. C'est là que le prince Auguste Guillaume, fils de l'ancien empereur Guillaume, demeure. On le considère comme le chef du parti militaire, mande une dépêche à l'Exchange Telegraph.

Les dépêches de Doorn, où vit encore l'ancien empereur, déclarent que Guillaume Hohenzollern compte encore sur un coup d'état heureux et qu'il redeviendra de nouveau le chef de l'empire allemand, dit la dépêche.

Berlin, 1. — Les commandants de la garnison du "Plus grand Berlin" ont rendu visite au ministre de la Défense aujourd'hui et ont prêté serment qu'eux et leur corps étaient prêts à protéger la constitution par la force contre tout coup d'Etat, que ce soit de la droite ou de la gauche.

NOS ACTEURS



JEAN-CHARLES D'AUTEUIL — MAURICE GOULET — NORBERT JUTRAS

NOUS sommes heureux de présenter à nos lecteurs trois de nos acteurs. Nous n'avons pas à insister longuement sur leurs mérites. Des milliers de personnes les ont entendus et se sont rendu compte du brio et de la perfection de leur jeu. A Saint-Boniface, samedi, et à Saint-François-Xavier, dimanche soir, ils ont démontré à de nombreux auditoires que leur talent n'avait rien perdu de sa vigueur et de sa souplesse. Les trois comédies données obtinrent un succès enlevant. L'auditoire s'est amusé plus encore que l'an dernier. Ce n'est pas peu dire. Venez les entendre.

L'émigration américaine au Canada

Omaha, Neb., 3. — L'exode de fermiers du pays trans-missourien dans l'Ouest canadien, qui était à son paroxysme en 1914, et qui a été quelque peu ralentie, à la déclaration de la guerre, reprend maintenant de plus belle. C'est ce que nous apprend une récente déclaration de M. W.-V. Bennett, chef du bureau fédéral des Territoires du Gouvernement à Omaha. M. Bennett affirme que le coût si peu élevé des terres canadiennes est responsable du départ des meilleurs fermiers et citoyens du Nebraska. Depuis le commencement de l'année les habitants de l'Etat de Nebraska n'ont pas cessé un seul instant de traverser les frontières. En somme, l'Ouest canadien a repris ses attractions d'avant-guerre, qui n'étaient certainement pas un trompe-l'oeil pour les fermiers des Etats de l'ouest et du centre.

Le bureau des Terres du Gouvernement canadien, est établi à Omaha sous la gérance de M. Bennett depuis l'année 1896. En 1896, seize fermiers ont émigré de la vallée du Missouri pour aller s'établir dans l'Ouest canadien. Un billet de retour leur avait été fourni par M. Bennett lui-même. Incidentellement, les billets de retour n'ont pas été mis en usage. Depuis lors, le flot, nous dirions, des fermiers du Nebraska n'a pas cessé de déferler de la vallée du Missouri dans l'Ouest canadien, et ceci jusqu'en 1915. Après un an de guerre, l'Ouest avait perdu de sa fascination pour les habitants des Etats-Unis.

D'après un rapport récent de M. Bennett, dans les premiers trois mois de 1920, plus de colons sont venus de la vallée du Missouri en Canada, qu'il n'y en eut dans toute l'année 1919, alors que 498 seulement avaient demandé des certificats d'émigration. La valeur mobilière transportée avec le contingent de l'année se chiffrait à $1,050,000. Au cours des premiers trois mois de cette année, 383 fermiers américains ont obtenu leur certificat d'émigration. La valeur mobilière transportée a été de $1,094.30.

M. Bennett a gardé un mémoire exact de ceux qui ont émigré, emportant leurs richesses. Dans les vingt-quatre dernières années, il est passé pour 50 pour cent des hommes et de richesses de cet Etat, en territoire canadien.

Dans vingt-quatre années, 44,838 colons ont demandé des certificats leur permettant de s'en aller en Canada. La valeur des objets qu'ils ont transportés avec eux est de $49,919,205. Peu de ces colons sont retournés aux Etats-Unis.

L'année 1912 a été la grande année d'émigration de ce pays en Canada. A la déclaration de la guerre, cette exode était à son plus haut point, mais elle a été retardée par les hostilités. 4,463 émigrants ont quitté le Nebraska en 1912. La valeur des objets emportés était de $5,165,485.

L'année suivante, un peu moins ont quitté le pays, mais les valeurs emportées étaient plus considérables. En 1913, le nombre d'émigrants avait été de 3,259 et leurs possessions étaient évaluées à $5,512,300.

En 1915, 738 seulement ont franchi la frontière, emportant une valeur de $1,579,360. Ce fut à peu près la dernière exode jusqu'à l'année dernière. M. Bennett explique les raisons pour lesquelles, cette émigration a repris. "Les fermiers d'ici, dit-il, vendent leurs terres à des prix fabuleux, et s'en vont ensuite s'établir au Canada, où ils achètent de nouvelles terres, moyennant un tiers du prix de vente de leur terre sur le sol américain." Le raisonnement est logique.

L'agriculture est le roc sur lequel se brisera le socialisme

Cologne, 2. — Le Dr Heim, chef bien connu du parti paysan de Bavière, a annoncé hier dans une assemblée qu'il était probable que l'on formera une "Green Internationale" dans le but de sauvegarder les intérêts des paysans. Le Dr Heim a déclaré que l'agriculture était le roc sur lequel le socialisme viendrait se briser, et il a ajouté que les partis agraires de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Hongrie, de la Belgique, de la Hollande, de la Suède et de la Norvège, étaient sur le point de se former en union et d'établir le siège social de cette union à La Haye.

On a fixé au 6 août la date du congrès international des paysans, qui doit avoir lieu à Cologne. En plus des représentants des pays ci-haut mentionnés, les chefs des partis paysans de la Bulgarie et de la Roumanie assisteront à ce congrès.

Vigoureuse campagne de presse contre les accapareurs à Paris

Paris, 3. — Les journaux de cette ville ont inauguré une campagne dans le but de forcer les détenteurs de grandes quantités de denrées alimentaires et autres nécessités de vendre. L'effet en est déjà sensible. Les observateurs de la situation ne s'attendent pas à une baisse soudaine de prix mais l'avis général est que les prix de détail devront baisser un peu vu la diminution du coût des matières premières. Le public se montre de plus en plus enclin à s'abstenir autant que possible d'acheter à la suite des révélations faites au cours de la campagne.

Dans l'Europe centrale, depuis la Suisse jusqu'en Orient, les prix seraient sensiblement diminués. Les accapareurs s'inquiètent de ce mouvement et sont à inonder les marchés de leurs denrées accumulées depuis longtemps.

Les conditions ouvrières en Angleterre

Londres, 21. — Les conditions du travail sont encore incertaines en Angleterre non pas tant à cause du mécontentement des ouvriers au sujet de leurs gages ou des heures de travail qu'à cause des rivalités et de la jalousie entre les différentes unions ouvrières et entre les associations d'ouvriers experts et autres, dit la Chambre de Commerce américaine ici.

Une nouvelle série de demandes d'augmentations de gages vient de naître à la suite des concessions que l'on a faites aux débardeurs qui ont maintenant un salaire minimum de 16 shillings par jour.

Les employés de chemin de fer demandent une nouvelle augmentation malgré l'entente qu'ils avaient consentie avec le gouvernement il y a à peine cinq jours, stipulant un ajustement de gages suivant le coût de la vie. Les mécaniciens et assistants ont aussi fait des demandes pour des augmentations de gages considérables.

Les employés du Gaz ont aussi demandé des augmentations, plus de congés et une rémunération supérieure pour les heures supplémentaires. 100,000 hommes sont affectés. Les mineurs ont voté d'accepter l'offre du gouvernement pour une augmentation représentant environ 32,000,000 livres sterling par an.

Vu ces conditions, le prix du charbon pour les industries a augmenté de 2 shillings et demi et celui du charbon de chauffage de 12 shillings et demi la tonne.

Le prix du pain, après la décision du gouvernement de discontinuer des subventions du pain, est d'un shilling.

Les grèves sont inutiles en Espagne

Madrid, 4. — L'organisation des ouvriers en est venue à une entente tacite pour l'abandon de sa méthode actuelle de déclarer un grand nombre de petites grèves dont la plupart sont restées sans succès dernièrement. Il y a tant d'hommes et de femmes qui chôment dans les grandes villes d'Espagne que lorsqu'une petite grève est déclarée les ouvriers qui abandonnent l'ouvrage sont remplacés presque immédiatement.

Ce fut surtout le cas des boulangers qui ont déclaré la grève à Madrid. La grève est terminée, mais la plupart de ces boulangers sont sans travail.

Les constructeurs ont aujourd'hui décidé de retourner à l'ouvrage comme les employeurs refusaient de négocier avec eux. Des semblables faillites de grèves sont arrivées à Valencia, à Barcelone, à Bilbao et en d'autres ville et la fédération du travail a déclaré son intention de parfaire son organisation de façon à ce que lorsqu'il y aura un malentendu entre patrons et ouvriers elle puisse déclarer une grève générale de tous les métiers. La fédération est convaincue qu'autrement toutes les grèves auront le même sort que celles de ces derniers temps.

Enfant de 13 mois volé dans son berceau

Morristown, Pa, 3. — Le mystère de l'enlèvement du petit Blakely Coughlin, âgé de treize mois, enlevé de son berceau hier, n'était pas encore solutionné aujourd'hui. La police annonce cependant qu'elle a découvert plusieurs indices favorables à la découverte des coupables et qu'on fera peut-être des arrestations avant les vingt-quatre heures.

Les coupables étaient évidemment au courant de la disposition de la maison Coughlin. Ils ont utilisé une échelle pour se rendre à la fenêtre de la chambre des enfants.

On offre une récompense de $1,500 pour l'arrestation et la preuve de la culpabilité des voleurs. Des amis de la famille aujourd'hui ont déclaré que la famille Coughlin devait offrir une récompense à qui trouverait l'enfant.

Les Etats-Unis achètent de l'Allemagne

Berlin, 3. — "Les maîtres américains de l'industrie du fer et de l'acier, ont toutes les raisons de se féliciter des succès obtenus dans leurs projets d'accaparer cette industrie en Allemagne." Le "Vorwaerts", qui publie cet article, ajoute que les récents achats de parts dans les compagnies de fer et d'acier allemandes, et sensiblement au nom de la Hollande, étaient en réalité au nom des Etats-Unis, et il est probable qu'à la prochaine réunion de ces compagnies allemandes, il se passera des événements remarquables.

Moncton, N.-B., 1. — Les feux de forêt ont détruit deux cents milles carrés de forêt dans la partie nord du Nouveau-Brunswick, sur la ligne de chemins de fer Internationale.

PROPAGANDE

Liste des brochures, tracts et volumes que l'on peut se procurer au "Comité de Propagande LaVérendrye de l'A.C.J.C.", 39, avenue Provencher, Saint-Boniface:

"ACTION FRANCAISE", MONTREAL

"Almanach de la Langue Française": 1916 .... $ .20
1917 .... $ .15
1918 .... $ .15
1919 .... $ .20
1920 .... $ .20

"L'Exploit de Dollard": Abbé Faillon .... $ .10
"Paul-Emile Lamarche": Oeuvre-hommage $1.00
"La Déportation des Acadiens": Henri d'Arles .... $ .10
"La mission de l'Université": Mgr G. Gauthier .... $ .10
"Pour l'Action Française": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"Refrains de Chez Nous" .... $ .10
"Si Dollard Revenait": Abbé Lionel Groulx .... $ .10
"La Race Supérieure": R. P. L. Lalande, S.J. .... $ .10
"La Valeur Economique du Français": Léon Lorrain .... $ .10
"Les Rapaillages": Abbé Lionel Groulx. Edition populaire .... $ .25
"La Naissance d'une Race": Abbé Lionel Groulx .... $ .75
"Pour la Défense de nos Lois Françaises": Antonio Perrault .... $ .35

SOCIETE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTREAL

"Fleurs de Lys": Troisième concours littéraire: 1916 .... $ .60
"Au Pays de l'Erable": Quatrième concours littéraire: 1919 .... $ .60
"Album Lafontaine": Souvenir du 75me anniversaire .... $ .15
"Contes Historiques" en images: Première série .... $ .15
Deuxième série .... $ .15

[illegible]

"ACTION SOCIALE CATHOLIQUE", QUEBEC

[illegible]

"LIGUE DE RALLIEMENT FRANCAIS EN AMERIQUE"

[illegible]

OEUVRE DES TRACTS

[illegible]

BROCHURES ET LIVRES ANGLAIS

[illegible]

DIVERS

[illegible]

"Silhouettes Paroissiales": R. P. Louis Lalande, S.J. .... [illegible]
"Le Petit Monde": Louis Dupire .... [illegible]
"Le Canada Apostolique": Henri Bourassa. Edition de luxe .... [illegible]
Edition populaire .... [illegible]
"Syndicats Nationaux ou Internationaux?": Henri Bourassa .... [illegible]
"Notre Jeunesse": Guy Vanier .... [illegible]

Ces brochures seront expédiées franc de port sur réception du montant requis. Strictement payable d'avance. Les chèques devront être faits au pair à Saint-Boniface.

Adressez vos commandes au

COMITE DE PROPAGANDE LaVERENDRYE DE L'A.C.J.C.
39 Avenue Provencher,
Saint-Boniface, Man.

PETITES ANNONCES

Tarif: 1½ sou par mot. Minimum: 35 sous par insertion. Le paiement doit toujours accompagner la copie de l'annonce.

Les personnes désireuses faire un voyage au Canada, aux Etats-Unis en Europe ou tout autre pays, feraient bien de s'adresser à M. [illegible], agent de voyages, [illegible] avenue Provencher, Saint-Boniface, où tous les renseignements voulus leur seront donnés volontiers.

A VENDRE plusieurs maisons et lots vacants. S'adresser à J. A. [illegible], bureau de la compagnie [illegible] Ltée, St-Boniface.

A VENDRE 150 moutons (Rambouillet), laine brute, 1 tracteur de 18 H.P. avec ses six charrues, 1 gros moulin à [illegible]. S'adresser à Jos. A. Cormier, [illegible], Man.

ON DEMANDE une jeune fille pour s'occuper du bébé et faire la besogne du haut dans une maison où il y a déjà une servante. Bonne maison, bons gages. S'adresser à M. A. C. [illegible], [illegible] Kingsway, Phone Ft. R. [illegible].

ON DEMANDE filles de 17 ans pour apprendre le "fancy spotting". S'adresser à Quinton Dye Works Limited, coin [illegible] et Daly, Fort Rouge, Winnipeg.

PERDU sur le chemin Dawson, à 4 milles de la ville, une montre en or avec chaîne (fob), le 14 mai dernier. Veuillez retourner à 480 Langevin.

FEU M. C.-H. ROYAL

Dimanche soir, après une très longue maladie, M. C.-H. Royal, 79, rue Victoria, rendait son âme à Dieu. Il n'était âgé que de 53 ans. Il laisse pour pleurer sa perte son épouse et neuf enfants.



M. Royal vint au Manitoba en 1872. Il fit ses études classiques au Collège de Saint-Boniface et étudia le droit à l'Université du Manitoba. En 1891 il était admis à la pratique. Il fut maire de Saint-Boniface en 1909 et 1910. En 1916, le gouvernement provincial le nommait magistrat de police à Saint-Boniface.

Le défunt était fils de feu l'honorable Joseph Royal, qui joua un rôle important dans la politique manitobaine et fut lieutenant-gouverneur des Territoires de l'Ouest.

La *Liberté* prie Mme Royal et sa famille de bien vouloir accepter l'expression de sa profonde sympathie dans le deuil qui l'atteint si douloureusement.

Les obsèques de M. Royal se feront demain à la cathédrale de Saint-Boniface, 10 heures de l'avant-midi.

FEU LE REV. PERE F.-X. ROBICHAUD, S.J.

Le Révérend Père François-Xavier Robichaud, S.J., est décédé au Collège de Saint-Boniface, dimanche après-midi. Il était âgé de 62 ans et 9 mois. Le défunt était un des anciens du collège de Saint-Boniface. Ses funérailles auront lieu mercredi, à 8 h. 30, dans la chapelle du Collège. L'inhumation aura lieu dans le cimetière de Saint-Boniface, après un *Libera* à la cathédrale.

SACRE-COEUR

Hier, à l'occasion de la fête du Très Saint Sacrement, il y eut procession dans notre église, après la grand'messe. A la grand'messe, le R. P. Fafard, O.M.I., officiait; assistaient comme diacre et sous-diacre, les RR. PP. Chaumont, O.M.I., et Vézina, O.M.I.

* * *

Dimanche prochain nous célébrerons la fête du Sacré-Coeur de Jésus fixée à vendredi prochain et dont la solennité est remise au dimanche suivant. Il y aura, à cette occasion, grand'messe en musique avec orchestre. A 7 h. 30 du soir, il y aura consécration solennelle au Sacré-Coeur.

En ce jour où les catholiques du monde entier viennent offrir leurs hommages au divin Coeur, les catholiques des paroisses qui lui sont spécialement dédiées tiendront à être à l'honneur.

* * *

Dimanche prochain aussi aura lieu l'assemblée générale de la Saint-Jean-Baptiste, dans la salle paroissiale, à 3 h. de l'après-midi. Assemblée spéciale où tous les comités et tous les membres devront être présents au grand complet, afin de fixer les derniers détails de la démonstration nationale des 27 juin et 1er juillet, et de prendre les mesures nécessaires pour en assurer le succès. Donc, entendu! tout le monde à son poste, et en avant!

* * *

Baptisée en notre paroisse, dimanche dernier, Marie-Caroline-Annette, fille de M. et Mme E. Lalonde. Parrain et marraine: M. et Mme O. Marquis.

* * *

Etaient de passage parmi nous, la semaine dernière: M. l'abbé A. Rioux, curé de St-Georges, Man., et M. J.-A. Clermont, jeune avocat éminent de Cochrane, Ont.

* * *

"Il y a quatre ans," écrit M. Joseph Bierle, de Clements, Minn., "une de mes filles devait subir une opération; l'année dernière sa santé déclina à nouveau. Elle consulta plusieurs médecins, mais aucun ne put améliorer son état. Son cas était prononcé sans espoir. Elle commença alors à prendre le Novoro du Dr Pierre et se trouva aussitôt bien mieux; bientôt elle était tout à fait rétablie, et a été bien depuis. Ce remède herbeux, de confiance, enrichit le sang, fortifie le système nerveux et active la digestion. Ce n'est pas une médecine de pharmacie. Des agents spéciaux le fournissent au public, directement du laboratoire du Dr Peter Fahrney & Sons Co., 2501, Washington Blvd, Chicago, Ill.

Livré exempt de droits au Canada.

SAINT-BONIFACE

M. et Mme Calixte Dubé, de Prairie Grove, ont expiré à quelques minutes d'intervalle, à l'hôpital de Saint-Boniface. Les funérailles ont eu lieu à la cathédrale de Saint-Boniface. Leur survivent: Thomas, Léon, Adélard, Damase et Joseph, Mme Henri Fréchette, Edmonton, et Mlle Laura Dubé.

* * *

M. Albert Manny, de Holland, Man., était samedi en voyage d'affaires à Saint-Boniface.

* * *

M. l'abbé Rioux, de Saint-Georges Châteauguay, Man., était dimanche de passage à l'archevêché, en route pour la province de Québec. Il assistera à Rimouski au conventum de sa classe de rhétorique.

* * *

On annonce les mariages suivants pour un avenir assez prochain:

Le Dr Jacques Prendergast, pathologiste et bactériologiste à l'hôpital de Saint-Boniface, à Mlle Amy O'Neil, de Fort Frances, Ontario.

Mlle Juliette Guilbert, fille de M. et Mme A. Guilbert, de la rue Notre-Dame, à M. Albert Bernays, de Sainte-Rose-du-Lac.

Mlle Marie-Anne Béliveau, fille de M. Hormisdas Béliveau, à M. Arthur Prud'homme, avocat, fils de l'honorable juge Prud'homme.

Mlle Alma Lemieux, fille de M. C.-A. Lemieux, de la rue Notre-Dame, à M. Georges Dorval, organiste à la cathédrale.

* * *

Mlle Alice Gagnon, — *Jacqueline des Erables*, — et sa mère, Mme P. Gagnon, nous ont quitté la semaine dernière pour un voyage de deux mois dans l'est.

* * *

Une compagnie de Québec vient de mettre sur le marché un article de commerce profitable à toutes les familles et qui économisera beaucoup d'argent. Pour 35 sous, vous pourrez acheter chez votre épicier une bouteille de *Suprême Essence*, et faire en quelques minutes un sirop délicieux, ayant la saveur du vrai sirop d'érable.

Le sirop d'érable se vendra très cher cette année et pour peu d'argent déboursé, vous mettrez sur la table un met appétissant et agréable. La direction est sur chaque bouteille. Voir l'annonce en dernière page.

L'HONORABLE JUGE PRUD'HOMME

Nous apprenons avec plaisir que l'honorable juge Prud'homme a été élu vice-président de la Société Royale du Canada, section française. C'est une distinction que le titulaire mérite amplement par ses nombreux et importants travaux historiques; c'est de plus une marque de sympathie donnée par la Société Royale à la population française de l'Ouest.

Nous pouvons donc à la fois féliciter l'honorable juge Prud'homme et offrir des remerciements à la Société Royale.

Solicitation pressante et cordiale

Une aumône, par pitié! Citoyens toujours charitables de Saint-Boniface, de Winnipeg, généreux donateurs de toutes parts, de nouveau les Soeurs Grises font appel à votre générosité. Mendiantes importunes, nous craignons de l'être; pourtant, si nous tendons encore cette fois la main, c'est que nous sommes dans une absolue nécessité.

Vous ignorez peut-être, chers amis et bienfaiteurs, combien nous avons été éprouvées en l'hiver passé. Pendant trois mois de cette dure saison nous avons eu à soigner 65 enfants très malades. Nous bénissons le ciel que toutes soient revenues à la santé. De plus, un écroulement de planchers causé par la rupture de tuyaux impose une réparation dispendieuse. Cette réparation ajoutera bien un mille piastres à la grosse dette qui pèse déjà sur nous.

Oh! vous tous qui lirez ces lignes, donnez encore une obole à de vrais nécessiteux. Ce ne sont pas des ambitieuses qui vous demandent, mais des filles de la Charité qui vous implorent au nom de leurs 230 pauvres, ce sont les missionnaires de la Rivière Rouge qui depuis 1844 ont toujours désiré faire le bien dans leurs différentes missions manitobaines.

Or, daignez nous apporter un petit secours en venant assister à une séance qui aura lieu les 17 et 21 du courant, à l'occasion de la fête de Sa Grandeur Monseigneur l'Archevêque. Cette séance sera donnée par nos orphelines avec le concours d'artistes et de chantres distingués: MM. Hélie et Dorval, Mlles Lemieux, Couture et Renault. A la première soirée il y aura musique par l'Association Musicale de Winnipeg, sous la direction de M. Bourgeault, et le programme n'aura qu'un numéro en anglais. A la seconde soirée il y aura musique par la Fanfare LaVérendrye, sous la direction de M. P. Salé, et une partie du programme sera donnée en Anglais.

Donc, à chacun de ces deux concerts nous espérons voir une assistance nombreuse.

Les Soeurs Grises.